

Sommaire

	Pages
<i>Notre Père</i>	
Julia Esquivel (Guatemala)	2
<i>La fraternité</i>	
• <i>compte rendu de la session de Londji (Cameroun)</i>	
Collectif	4
• <i>la fraternité dans la Bible</i>	
Dominique Fontaine	21
<i>Jonas, figure du prophète, figure du pécheur</i>	
<i>Péché d'Israël et mission auprès des païens</i>	
<i>mémoire de maîtrise de théologie</i>	
Hugues Derycke	25
<i>Théologie de la libération</i>	
<i>réflexions suscitées par deux livres :</i>	
<i>« Théologie de la Libération » et « La libération par la foi »</i>	
Eric Brauns	35
<i>Ce que nous avons vécu et découvert</i>	
<i>en Amérique latine</i>	
Michel Candas	40
<i>Dans la jungle</i>	
<i>de la navigation de complaisance</i>	
Bernard Vincent	57
<i>Assemblée générale M.D.F. 1986</i>	
Comité épiscopal	62

Père des 119 paysans assassinés à Panzos,
de leurs veuves, de leurs orphelins,
Père de tous les travailleurs des raffineries Astra en Equateur,
qui furent jetés par les policiers dans les fourneaux
pour avoir demandé des conditions humaines de travail,
Père des disparus, des emprisonnés, des exilés,
en Uruguay, au Chili, au Salvador, en Bolivie, au Paraguay...
Notre Père, toi qui es avec les millions de gens affamés des pays du Tiers Monde,
Notre Père, qui es ici sur terre et dont le nom est usurpé par des pasteurs indignes,
qui gardent le silence et collaborent avec plaisir
avec ceux qui fabriquent des politiques de « droits de l'homme »
pour continuer à détruire ton image chez l'homme appauvri,
exploité et pourchassé par eux-mêmes
au profit du dieu Capital...

Ton nom est sanctifié

Par tous ceux qui défendent la vie des pauvres,
par tous ceux qui travaillent jour et nuit
afin de sortir leurs frères de l'ignorance,
de la maladie,
l'exploitation et la persécution.

Que ton règne vienne

Ton règne qui est liberté et amour,
qui est fraternité et justice,
qui est droit et vie,
qui est vérité et non mensonge,
Ton règne qui ne fait pas de transactions
avec les intérêts de ceux qui font travailler les pauvres comme des bêtes,
ni avec ceux qui établissent la violence dans la structure juridique.

Que ta volonté soit faite

Et non celle de ceux qui veulent ravir ton poste
et usurpent ton domaine pour dominer, exploiter,
détruire, massacrer et accumuler du capital pour asservir les peuples.

Donne-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour

Le pain d'une véritable liberté de la presse,
Le pain de la liberté d'association et d'organisation,
Le pain de pouvoir être dans la rue et chez soi sans être séquestrés,
Le pain de pouvoir sortir dehors sans voir des mitraillettes et des pelotons
Le pain de l'égalité, le pain de la joie.

Et pardonne-nous Seigneur

De ne pas savoir partager le pain que tu nous as donné,
comme nous pardonnons à ceux qui nous ont pris
ce qui est tien et ce qui est nôtre.

Ne nous induis pas en tentation

Qui nous fait nous conformer aux patrons de ce monde
et perdre la clarté dans l'esprit.
Ne nous induis pas en tentation,
qui nous fait penser que nous pourrions te servir, toi et l'argent,
qui nous fait chercher des modèles et importer des solutions préfabriquées de libération.

Mais délivre-nous du mal

Qui travaille dans l'obscurité de la nuit
et arrache les enfants à la lumière du jour,
laissant leur famille dans la détresse.
Délivre-nous du mal en uniforme ou en civil,
du mal qui chemine par les valises diplomatiques.
Délivre-nous du mal qui, du fond de nous-mêmes,
nous invite à vivre notre vie :
En la gardant pour nous,
quand toi tu nous invites à la donner à nos amis...

Julia Esquivel,

théologienne protestante du Guatemala

La fraternité

Compte rendu de la session de Londji (Cameroun)

1 - 2 et 3 mai 1985

Cette session de trois jours réunissait des prêtres et des laïcs qui depuis longtemps vivent au Cameroun, au Gabon, au Zaïre, en Côte d'Ivoire, en Tanzanie, au Sénégal.

Voici le fruit de leurs réflexions récoltées tout au long de l'année.

Dans le droit fil de la réflexion des sessions précédentes, nous avons choisi de centrer notre réflexion sur la fraternité. Quel type de fraternité sommes-nous amenés à vivre en Afrique noire ? Quelle fraternité est-elle possible ? Quelles dimensions découvrons-nous de la fraternité universelle en Jésus Christ ?

En effet, envoyés par des Eglises européennes et appelés par des Eglises africaines, nous cherchons à « rejoindre les hommes dans ce qu'ils vivent pour y inscrire en vies données la Bonne Nouvelle de l'Amour de Jésus Christ » (Assemblée générale de la Mission de France - août 1980).

Nous sommes partis avec l'idée que pour proposer l'espérance que nous vivons en Jésus Christ, il nous fallait vivre avec les africains une réelle solidarité, une « communauté de destin », une « compromission vitale » avec eux. Une telle solidarité serait le terreau sur lequel pourrait germer la fraternité chrétienne. Cela, c'est un des aspects de la démarche fondamentale de la Mission de France.

Or nous avons constaté que vivre en solidarité réelle avec les africains (au sens où nous l'entendons ici), cela ne nous est pas possible :

1) Nous ne pouvons partager réellement leurs conditions de vie. Nous ne mangeons pas comme eux, nous avons « nos arrières » et nos sécurités en Europe... « *je ne me sens pas en solidarité vitale avec mon voisin qui fait vivre sa famille avec ses 12 cacaoyers* ». D'ailleurs personne ici ne nous demande de vivre à l'africaine et de faire semblant d'être pauvre.

2) Nous ne pouvons pas épouser ce qui fait la vie profonde des Africains car nous ne partageons pas la même fraternité de sang. Nous le découvrons chaque jour un peu plus : chez les peuples africains, le mot frère évoque une réalité particulière : la fraternité de sang. Etre frère c'est appartenir à une même famille, un même clan, une même ethnie. Cette appartenance entraîne des droits et des devoirs qui n'ont rien à voir avec ceux que nous connaissons dans nos familles et nos groupes sociaux en Europe. Cette appartenance engendre un type de valeurs et un type d'homme qui n'est pas le nôtre. Nous ne pouvons entrer dans ce type de fraternité, parce qu'elle est très différente de celle qui nous est naturelle et parce qu'elle est fondée sur la naissance. L'obstacle nous apparaît infranchissable, la différence irréductible.

Nous avons donc tenté d'approfondir notre compréhension de cette fraternité fondamentale dont nous sommes exclus. Puis nous avons regardé comment la fraternité chrétienne vient se greffer sur cette fraternité, quel type nouveau de fraternité nous pouvons alors vivre, et à quelles conversions nous et nos Eglises sommes appelés.

La fraternité de sang

« Quand j'entends ce mot : frère, sœur, je pense d'abord aux liens de parenté. L'Afrique nous apprend que ce mot est plus large que pour nous. Il englobe les cousins... Il y a toute une hiérarchie dans le mot frère (ou sœur).

- *Ceux qui sont même père - même mère ;*
- *Ceux qui ont le même père ou la même mère ;*
- *Ceux qui sont cousins ; les liens unissant l'oncle à ses neveux sont souvent plus forts que les liens avec ses propres enfants ;*
- *Il y a le grand frère qui a un rôle de conseiller, de soutien, de compréhension ; c'est celui sur qui on doit pouvoir s'appuyer à tous points de vue ;*
- *Il y a le petit frère qui doit respecter le grand frère, suivre ses conseils, l'aider et qui a droit au soutien du grand ;*
- *Il y a ceux du même village, de la même ethnie. Aux funérailles, on retrouvera les gens d'une même ethnie, même s'ils n'ont guère eu de liens avec le défunt ou ne le connaissent pas ». (Abidjan).*

Ce type de fraternité marque profondément toute la vie

La famille c'est la vie. L'individu existe à l'intérieur du courant de vie qui va des ancêtres aux générations futures. Il meurt s'il n'a pas d'enfants ou s'il se retrouve seul sans lien avec sa tribu. Il n'y a pas de vie en dehors de la tribu. Il est « possédé par le groupe ». Quand des jeunes se retrouvent isolés en ville, ils sont perdus (aux deux sens du terme). Cette tribalité est par définition très limitée : elle exclut de la fraternité tous ceux qui sont d'un autre sang. Autrefois en pays Bédi, tuer un ennemi (d'un autre sang) était un acte honorable. « L'horizon était limité au territoire compris entre deux marigots ».

L'un de nous citait la venue d'un groupe de chrétiens du Sud Cameroun pour rencontrer des chrétiens du Nord. Le soir venu, ils n'osaient pas aller avec ceux-ci dans leurs villages de la montagne, sachant que les génies et les esprits allaient les rejeter, voire les tuer. Ce n'est qu'après avoir dit ensemble le Notre Père qu'ils ont su qu'ils seraient accueillis par le village dans toutes ses composantes (visibles et invisibles). Cette insécurité et cette peur n'est pas la nôtre : nous avons d'autres angoisses existentielles ! Nous n'avons ni les mêmes peurs, ni les mêmes joies.

Même si la vie en ville entraîne un certain éclatement, on constate que la vie du village s'y reconstitue. Un Burkinabé qui débarque à Abidjan est capable de retrouver son frère très facilement, bien qu'il n'y ait pas de nom de rues.

Chacun se doit d'aider et d'accueillir un membre de sa famille le temps qu'il faudra. De même il doit aider ceux qui sont restés au village. Plus il monte dans la hiérarchie professionnelle, plus le groupe qu'il doit aider grandit. Il y a de nombreux circuits de circulation de l'argent à l'intérieur de l'ethnie.

Pour que la vie se poursuive, l'objectif essentiel est de maintenir la paix et l'équilibre de la tribu. Maintenir ou renouer des liens pacifiques dans la famille, c'est vital. On est l'homme de son groupe, de sa famille. Vivre en paix, c'est être en coïncidence avec le groupe.

Dans l'ouest du Cameroun, les Bamilékés sont une ethnie très dynamique. Le Bédi des bords de la Sanaga connaît des Bamilékés mais il ne prendra pas modèle sur eux : « je ne peux pas faire comme eux, j'ai un autre sang ».

Mais ce n'est pas une réalité figée

Le sang est le résultat d'une histoire

« La société gogo est une société segmentée, sans unité originelle puisqu'elle est le produit de mélanges de migrants originaires d'autres peuples : wahehe et wanyamwezi, wa-

kaguru. Il n'y a pas de pouvoir central unificateur. L'unité du clan est le niveau le plus élaboré de l'unité du peuple. Le clan est une unité sociale fondée sur la venue de l'ancêtre, selon qu'il était du pays hebe, nyamwezi, etc. L'histoire des gogos débute par une émigration. Les solidarités à l'intérieur du peuple gogo sont traditionnellement à la taille de ces unités claniques. Cette solidarité réduite permettait de survivre dans les moments difficiles ». (Tanzanie).

Ainsi, le sang n'est pas seulement héréditaire. A Nzali, il y a des gens qui ne sont gogos que depuis trois ou quatre générations. C'est seulement aujourd'hui qu'on peut dire qu'il y a un « être gogo » constitué.

Nous retrouvons un processus analogue dans la constitution progressive du peuple hébreu à partir de l'alliance de clans semi-nomades (voir en annexe : « la fraternité dans l'Ancien Testament »).

La rencontre du monde extérieur oblige à des adaptations

Dans les grandes villes, les races sont en pleine évolution. Même si l'on reconstitue la vie du village et si l'on reste rattaché au cordon ombilical du village de brousse, le circuit de la race se transforme. Au collège, les jeunes doivent s'ouvrir à d'autres ethnies. Les cloisons linguistiques éclatent par le travail professionnel, en particulier pour les femmes. Des mariages commencent à se faire entre ethnies, mais surtout chez des gens qui ont une bonne situation. L'équilibre reste le mariage dans l'ethnie : car ce ne sont pas d'abord les gens qui se marient, c'est le village qui les marie. Mais les alliances par le mariage permettent des évolutions : quelqu'un d'une autre tribu m'aime et peut m'apporter la vie.

Une solidarité de classe par le travail se crée, mais elle reste subordonnée à la solidarité de race. Il y a entraide de race entre deux frères dont l'un est entrepreneur et l'autre ouvrier : on ne peut pas lutter contre son frère.

De même, la sagesse traditionnelle de l'ancien rencontre celle de l'universitaire. Au village, celui-ci s'intègre dans le circuit traditionnel, mais peut faire évoluer le village.

Ainsi il apparaît que dans certains cas, par l'évolution à long terme des ethnies, par les alliances et les mariages, on peut entrer dans une nouvelle fraternité. Dans le Nord Cameroun, des Massas, des Gulziguas, changent de fraternité tribale et deviennent foubés, souvent pour des raisons économiques. Les foubés sont une race venue du Nord apportant l'Islam. Mais aujourd'hui, il y a peu de foubés purs, ils ont intégré beaucoup d'hommes de différentes ethnies. Par exemple les Guizigas qui se convertissent à l'Islam ne sont

plus reconnus comme Guizigas par leurs frères de race : ils sont devenus foulbés. Il y a eu en partie un phénomène de ce type au Sud Cameroun au début du siècle : des villages de chrétiens se constituaient. Etre chrétien c'était entrer dans un nouveau circuit de vie et trouver une proection.

Cette cohérence vitale est toujours vivante

La cohérence interne très forte des sociétés africaines a été bousculée par le contact avec la civilisation de type occidental. Elles sont peu à peu privées de leur ressorts, de leur pouvoir essentiel. Mais la visée globale demeure, parfois dans la clandestinité. La vitalité de cette cohérence interne demeure à travers les épreuves.

On assiste à des phénomènes de transfert et de « digestion ». Toute vie qui vient de l'extérieur doit être remâchée, intégrée. Ce qui vient de « l'extérieur » doit être réinvesti dans « l'intérieur », car on ne peut quitter son monde sans mourir. Cela se réalise par des canaux qu'on a du mal à analyser. Le phénomène d'acculturation est très fort et très rapide à l'échelle du continent africain. Les Africains s'acculturent à une vitesse fabuleuse actuellement, mais la conception fondamentale de la vie demeure.

Comment pouvons-nous nous situer ?

Face à cette cohérence de vie que nous essayons de comprendre, nous sommes obligés de rester sur le seuil.

Nous nous sentons complètement étrangers

L'une d'entre nous dit :

« je ne soupçonnais pas à ce point là la différence : je la découvre à propos des funérailles et du sens de la mort, à propos de la sexualité et de la fécondité, à propos du monde de l'invisible. C'est cela le sang. Et je n'ai pas le même sang ». Yves ajoute : « après 5 ans à Nzali je me sens de plus en plus étranger à cette fraternité de sang. Je m'en suis rendu compte avec la venue de Célestin. Il n'est pas gogo et ne connaît pas bien la langue, mais il a de multiples connivences avec les gens. Ceux-ci viennent le voir, il est de fait l'arbitre entre les gens et moi ».

Malgré des rapprochements possibles, la différence demeure

Pour l'un d'entre nous :

« être tous les jours dans un milieu entièrement africain, ça marque. Au bout de 20 ans, je ne sais pas si je suis frère, mais plusieurs me l'ont dit. Certains m'appellent « le vieux » ; celui avec qui j'habite m'appelle son « grand frère ». D'autres ont changé mon nom et m'ont donné un nom de chez eux. Mais je n'en tire pas de conclusions. Une fraternité à part entière, c'est difficile ».

Une autre ajoute :

« il y a des moments où j'oublie que je suis blanche. Mais il y a toujours alors quelque chose qui me le rappelle ».

Le fait d'avoir appris la langue de l'ethnie — pour beaucoup d'entre nous —, étonne les gens et les met en connivence avec nous. Pouvoir utiliser leurs proverbes, c'est important. Mais cela ne suffit pas pour rejoindre ce qui est vital pour eux.

Nous découvrons notre propre fraternité de sang

Des Africains avec qui l'une d'entre nous est très en lien lui ont proposé de l'initier. Instinctivement, elle a refusé. Cela aurait conduit vers un inconnu, vers une foi et une morale dont elle ne savait pas où elles la mèneraient, avec le risque d'aller contre soi-même et son identité profonde.

Nous découvrons un peu mieux notre identité de blanc occidental, ce « sang » qui nous habite et dont nous n'avons pas conscience tellement il nous imprègne. D'ailleurs, nous nous surprenons parfois à ressentir instinctivement une fraternité de couleur. Parfois, quand nous rencontrons un blanc, nous nous sentons soudain en sécurité...

« Le Français athée est finalement plus proche de moi comme type d'homme que le croyant Bété », souligne l'un d'entre nous.

Ainsi, plus nous avançons dans notre rencontre de l'Afrique noire, plus cet obstacle de la fraternité de sang nous paraît infranchissable, même si, dans l'Eglise ou dans le travail de développement, nous pouvons nous sentir solidaires de certains groupes de personnes qui sont en recherche, qui veulent sortir du « bricolage », qui sont en situation de migration ou de mutation. Mais nous faisons le pari qu'une réelle fraternité est possible. Car nous sommes en Afrique à cause de ce désir de fraternité. Nous sommes là au titre de la fraternité chrétienne. Cette confiance s'appuie sur notre foi et sur le message de la fraternité universelle qu'a inaugurée Jésus Christ. Fondamentalement, nous n'avons rien d'autre que cela : cette dynamique de fraternité issue de l'Évangile.

La fraternité chrétienne

Ce que nous vivons en Afrique nous fait découvrir des caractéristiques de la fraternité chrétienne

Devenus sensibles à la « fraternité de sang », nous avons tenté de percevoir comment la fraternité chrétienne vient l'interroger et la transformer. Chaque équipe avait fait ce travail avant la session à partir de la Bible. Ce compte rendu ne reprend que quelques extraits des contributions.

Le type de fraternité qui se dégage de la Bible

cf. en annexe la contribution de D. Fontaine : « la fraternité dans la Bible » *

● Dans l'Ancien Testament :

Nous avons analysé la constitution progressive d'une « fraternité de sang » de ces clans qui deviendront le peuple juif, ainsi que le débat permanent autour de la fraternité : doit-elle jouer à l'intérieur du peuple, à l'exclusion de ce qui est extérieur, ou doit-elle viser une fraternité plus universelle ?

● Dans le Nouveau Testament :

« Dieu a décidé de nous rendre semblables à son fils, afin qu'il soit l'aîné d'une multitude de frères » Rm 8,29.

Le mot frère est très lié au mot Père. Il n'y a pas de fraternité sans Père. On est frère, parce qu'on a un même Père. Jésus se situe en fils par rapport au Père et donc comme frère de tous les hommes qui sont appelés à être fils d'un même Père.

Dans St Mathieu, on est frère du Christ, parce qu'on est pauvre. On a à devenir frère des frères du Christ. Or les frères du Christ, ce sont les pauvres, les petits, les exclus. « Tout ce que vous avez fait à l'un de ces petits qui sont mes frères, c'est à moi que vous l'aurez fait ».

On est frère en faisant la volonté du Père, en vivant l'Évangile : « Celui qui fait la volonté de mon Père qui est dans les Cieux, est mon frère, et ma sœur et ma mère ».

* p. 21.

Jésus fait de la fraternité allant jusqu'au pardon, la condition de l'adoration de Dieu, « Si tu te souviens que ton frère a quelque chose contre toi... » Mt 5,44-45. D'ailleurs en St Mathieu, le mot frère est très lié au pardon.

Jésus après sa résurrection appelle ses disciples « frères ». « Allez dire à mes frères de se rendre en Galilée ».

Dans les actes, il y a trois sens du mot frères :

- les juifs, frères de races
- les disciples de Jésus : fraternités judéo-chrétiennes
- les frères issus du paganisme.

Les actes nous racontent la marche laborieuse vers une fraternité universelle. Alors que les Evangiles insistent plus sur le Père, nous font découvrir qui est le Père, les Actes n'en parlent plus. Ils parlent de Jésus et de la façon dont on doit devenir frères. On voit l'idéal de la fraternité « Avoir un seul cœur et une seule âme », mais cette fraternité est toujours remise en question, à recoller, à élargir.

Ce qui nous frappe dans l'Evangile c'est la capacité d'accueil de Jésus. Il accueille tous ceux qui viennent à sa rencontre. « *Jésus accepte d'être celui qui manque à l'homme, le frère qui manque pour être pleinement homme. Il accepte d'être le frère qui comble la faim de l'homme enfermé dans ses infirmités et ses complicités* ». (Tanzanie).

Dans le récit évangélique, Jésus révèle un nouveau sens du Frère : Jésus crée une nouvelle parenté, une nouvelle fraternité ; il se révèle comme le NOUVEAU frère.

« Qui est ma mère, qui sont mes frères ?
« Quiconque fait la volonté de mon Père du ciel
c'est lui mon frère, ma sœur, ma mère » Mt 12,48.

Durant la Passion, au moment crucial de la violence contre la fraternité, une nouvelle définition de la fraternité apparaît dans les paroles de Jésus à sa mère et à Jean. La fraternité de Jésus s'accomplit dans le don total de sa vie.

C'est ce qui fonde la fraternité comme l'offrande du culte véritable du à Dieu, le « culte en esprit et en vérité ».

« Quand tu vas présenter ton offrande
que ton frère a quelque chose contre Toi et si tu te souviens
laisse là ton offrande et va te réconcilier avec ton frère » Mt 5,24.

On peut comprendre alors le salut comme « *cette nouvelle relation des hommes entre eux,*

qui rétablit chacun dans sa plénitude d'humanité. Jésus inaugure cette relation, il en trace le chemin. La valeur de l'homme, c'est-à-dire la manière dont il répond à sa vocation de créé selon Dieu, Père de Jésus, se mesure à la fraternité ».

Une nouveauté réelle s'exprime à travers ce dynamisme évangélique de la fraternité :

« Les nouveautés fondamentales introduites par Jésus sont une nouvelle filiation à Dieu, et une nouvelle parenté entre les hommes.

Ce sont ces nouvelles dimensions des relations entre les hommes et Dieu et entre les hommes entre eux que Jésus a mis en pratique dans sa vie.

Ces nouvelles dimensions sont situées en deçà du « culturel chrétien » et de tout culturel.

Ce sont ces dimensions fondamentales de la relation que chacun doit mettre en œuvre dans sa propre vie, dans son univers culturel.

Ces dimensions nouvelles introduisent dans le peuple d'Israël des changements fondamentaux (loi-Esprit, Temple-cœur, un nouveau Dieu de pardon, qui ne distribue pas de punitions automatiques...).

C'est un dynamisme qui rend l'homme libre, et qui lui permet de trouver des solutions nouvelles à ses problèmes concrets, car le nouveau critère de jugement utilisé par l'homme lui vient d'ailleurs, du Dieu-Père, et c'est ça qui le libère des limites culturelles de son univers ». (Cameroun).

Le type d'homme et de fraternité que des Africains sont amenés à vivre à cause de l'Évangile

Nous sommes témoins des conversions profondes que la fraternité évangélique impose aux Africains.

« Le début commence avec l'étrangerité. C'est le cas de Jésus à Bethléem, c'est notre cas en Tanzanie. L'évangile instaure une relation aux autres qui est nouvelle par rapport aux étroitesse du clan, des intérêts, des liens familiaux (qui sont mes frères...). Il met l'homme dans une étrangerité nouvelle dans laquelle il faut construire la fraternité ». (Tanzanie).

Le Christ fait éclater la signification africaine du mot frère. Nous en avons distingué trois dimensions :

● Un élargissement de l'horizon : la vie vient aussi de l'extérieur de la tribu. A travers et

dans la fraternité du sang, la fraternité chrétienne crée des rapports qui dépassent les solidarités familiales. Le grand pas c'est la fraternité avec l'étranger au nom de Jésus. « *De l'autre côté de la Sanaga, des jeunes de différentes ethnies construisent une piste. Ils vivent alors quelque chose de la fraternité chrétienne. Si tu accueilles l'étranger, tu ne peux rester toi même. Dire : « l'étranger est mon frère », c'est dire « il est possible de lui faire confiance ». Sinon il est très difficile d'agir ensemble. On est réellement paralysé par la peur* » (cf. l'exemple déjà cité de la foi commune qui permet de dépasser la peur tribale).

Accepter que « l'extérieur » me change, me transforme, m'apporte la vie, c'est quelque chose de nouveau pour celui dont la notion de vérité est intérieure à la tribu. Cette vérité nouvelle est liée à la découverte de la venue de l'Esprit de Dieu en moi.

● Un autre visage de Dieu. En voyant l'attitude de Jésus qui vit réellement comme fils de Dieu, on est provoqué à une autre attitude par rapport à Dieu. Ce n'est plus d'abord celui dont on a peur. Au contraire, il est celui qui se rend proche, qui nous aide et ne peut nous oublier.

« Quand dans un partage d'Évangile quelqu'un s'est levé et a dit : « l'Esprit de Dieu est en moi », c'était le signe d'une découverte fondamentale ». Accéder à cette conscience, c'est peut être ce qui est le plus neuf : on devient sujet et pas seulement « receveur » et « transmetteur » des ancêtres.

Cette transformation du visage de Dieu implique peu à peu non pas une rupture avec les ancêtres mais une « évangélisation des ancêtres » (cf. R. Jaouen) *.

« *On passe par ex. du « Tambiko », l'offrande où l'on nomme ses propres ancêtres, à la Messe comprise comme offrande au Dieu de Jésus Christ qui permet une reconnaissance de ses ancêtres autrement plus large* ». (Tanzanie).

● Une exigence de dépassement et de pardon.

La fraternité nouvelle se traduit par une prise de conscience. On ne dit plus : « tu es mon frère, donc je dois t'accueillir et t'aider », mais « nous sommes frères et il nous faut trouver ensemble une solution à tes problèmes et aux miens ». A travers Jésus, Dieu n'apparaît plus comme celui qui va apporter une solution automatique aux problèmes, mais comme celui qui nous renvoie à notre responsabilité et à notre liberté. Cela introduit un processus de dépassement permanent : si je commence à faire confiance à celui qui n'est pas mon frère de sang, je ne sais pas où cela s'arrêtera.

* Voir N° 112, page 30.

Cette fraternité inclut des ruptures et des refus,

— ruptures dans le domaines limitant les relations,

— refus des complicités qui fabriquent des pauvres et des exclus.

Mais elle inclut aussi une dimension de partage. « Les Africains m'ont appris le partage » disait l'un d'entre nous.

C'est une dimension d'histoire qui apparaît, une histoire où il appartient à l'homme d'inventer du neuf. C'est en même temps une dimension de personnalisation : accepter que l'autre me permette de me construire comme homme, accepter de me transformer à cause de l'autre.

C'est aussi l'apparition d'une nouvelle justice, fondée sur l'espérance d'un changement possible de l'homme. « *Chez le Bêti, la justice est automatique : tu as mal fait quelque chose, tu subis donc une punition. Dans l'Évangile, on attend du pécheur une conversion* ».

Le pardon est certainement une des choses les plus difficiles à vivre dans cette mentalité africaine. Et ce n'est pas une question de manque de générosité. Si quelqu'un m'a blessé, c'est lui seul qui peut me redonner la vie, c'est donc à lui de faire la démarche de réconciliation. Dans le palabre, on ne plaide pas coupable : on ne se met pas en dessous des autres. La valeur essentielle c'est que la vie de la famille continue, on défendra donc un membre de la famille, même s'il a tort. De même on ne donnera pas tort à un aîné sur un cadet, cela remettrait en cause l'équilibre social.

Le pardon apparaît comme une exigence de la fraternité chrétienne : une autre façon de vivre la réconciliation et le rétablissement de l'équilibre à l'intérieur du groupe ; un autre principe qui est de se reconnaître pécheur, donc responsable de ses actes, et cela à cause du type d'attitude qu'a vécue Jésus, lui qui s'est rendu frère des pécheurs, des exclus, de ceux qui sont limités.

« *Le pardon, l'unité dans la communauté, est très fort ressenti comme une condition absolue de la vie chrétienne, de l'amitié avec Dieu.*

• *Si tu es fâché avec ton frère, tu ne peux plus communier, car on ne peut pas manger ensemble.*

• *Si des femmes catéchumènes sont fâchées entre elles, elles doivent se réconcilier avant de faire leur baptême* ». (Abidjan).

Cet élargissement des perspectives est nécessaire pour une démarche de développement. Le message évangélique joue réellement un rôle de ferment, même s'il n'est pas le seul à le faire. D'ailleurs « *ceux qui sont le plus réceptifs à cette réalité de la fraternité sont ceux qui ont une expérience plus large que la société Gogo. Il y a certainement un lien entre être chrétien et s'intégrer dans l'économie moderne* ».

Vers une nouvelle fraternité issue de l'expérience de la différence

Cette conversion à laquelle sont conviés les Africains, nous la rencontrons souvent, mais le lieu où elle s'exprime le mieux, ce sont les petits groupes de partage d'évangile où nous sommes ensemble sur la même ligne que les *africains* et où la parole circule.

Notre attitude est alors l'émerveillement

« *Nous n'avons pas la main sur ce qui apparaît, c'est une nouvelle fraternité, à l'africaine, née de conversions, dans lesquelles nous sommes étrangers, comme le semeur qui sommeille quand le mil germe* ». (Tanzanie).

« Cela touche mon sang » entendons-nous dire parfois. Quand nous voyons le dynamisme de l'Évangile digéré, intégré peu à peu « jusqu'au sang », nous y voyons l'œuvre de l'Esprit. Comme Pierre chez Corneille, nous sommes émerveillés de ce que réalise le Seigneur en eux, de cette découverte que font les chrétiens africains — même si la mise en pratique n'est pas toujours facile.

Mais en même temps nous sommes étonnés. Ce qu'ils découvrent nous paraissait tellement évident... Notre horizon, pensons-nous, n'est pas limité à la tribu, pardonner ce n'est pas facile, bien sûr, mais c'est une exigence normale, que nous avons apprise dès l'enfance ; le Dieu proche qui nous aime, nous connaissons... Et pourtant... ce n'est pas parce que nous sommes de « vieux chrétiens » que le type d'homme fraternel qu'a inauguré Jésus est entré vraiment dans les mœurs en France et dans nos propres vies !...

Un appel à notre propre conversion

La question du pardon, par exemple, nous est renvoyée. Pour l'africain c'est difficile à vivre mais cela a des conséquences réelles. Pour nous européens, cela nous paraît facile mais nous ne savons pas ce que cela veut dire. Cette démarche reste très souvent individuelle et au niveau de la conscience (... de la bonne conscience !). L'exigence de se réconcilier avant de présenter son offrande s'est réduite souvent à la prescription de ne pas commuer sans s'être confessé...

Nous avons rapproché deux exemples significatifs d'un pardon qui engage :

— Dans une famille, deux personnes avaient été empoisonnées. Le chef de famille a refusé de poursuivre les coupables alors qu'ils les connaissait, car cela aurait entraîné une haine féroce entre les deux familles pendant trois ou quatre générations. Ce geste a marqué le village.

— En France, ce qui a marqué l'opinion récemment, ce sont ces parents de la jeune fille assassinée par son ami et qui ont affirmé publiquement qu'ils lui pardonnaient à cause de leur foi chrétienne.

Nous sommes témoins que l'Évangile crée un nouveau type d'homme chez les Africains. Mais la question ne se pose-t-elle pas chez nous par rapport au type d'homme qui est en train de se structurer dans notre société et que décrit par exemple G. Lipovetski dans son livre « l'ère du vide » ? Si nous prenons au sérieux l'Évangile de la fraternité, nous, chrétiens occidentaux, nous sommes appelés à des conversions tout aussi radicales.

N'avons-nous pas des questions à nous poser sur le type de solidarités que nous vivons ? Elles risquent parfois de devenir une sorte de « fraternité de sang » avec toutes les limites que nous en avons dégagées : la vérité devient relative au groupe, on ne peut que défendre le groupe parce que sa préservation est devenue la valeur suprême...

Une nouvelle façon de vivre la fraternité chrétienne

C'est seulement si nous entrons nous aussi dans cette démarche de conversion que nous pourrions parler de fraternité avec les chrétiens d'Afrique.

Nous aboutissons à la conviction suivante : la fraternité chrétienne se construit dans les conversions que nous nous permettons les uns aux autres et que le même Esprit suscite en nous grâce à la reconnaissance de nos différences.

Le même Esprit nous transforme, il nous fait dire : « Père », il nous amène à nous reconnaître frères, y compris de ceux qui vivent le même type de conversion en dehors de la foi chrétienne. Quand à l'Assemblée Générale de 1980, nous parlions d' « entrer en réciprocité », n'était-ce pas cette attitude qui était visée ?

Il n'y a pas de prêt à porter évangélique. Le type d'homme inauguré par Jésus le Christ se greffe sur chacune des types d'hommes et des types de fraternité différents selon les cultures. Il n'y a pas de recette de fraternité. Le Christ ne vient pas uniformiser la multiplicité des types d'homme. Il oblige chacun d'eux à « courir l'aventure » de la conversion, et à le faire solidairement (1).

Une fraternité en direction de tous les hommes

Nous pouvons maintenant réexprimer notre démarche en l'élargissant.

- Notre désir initial de fraternité est converti.

(1) Nous avons retrouvé ici la démarche du livre de J.-M. Ploux « Le Christ Aventuré ».

« A Nzali, après cinq ans de vie dans le village, je ne peux pas dire comme à Ipala, que je ne rejoins pas encore suffisamment les lieux de vie des gens. Je dois dire que je ne rejoins plus autant, ces lieux de vie. Le seul « être avec » est impossible à tenir. Il a une suite obligatoire, celle que représentent des initiatives de développement, des responsabilités. Qui veut assumer les conséquences de ses propositions de développement doit faire les frais d'une certaine distance qui se crée avec une situation originelle, avec des manières de vivre où des lieux de vie qui ne font plus vivre les gens (misère, famine, insalubrité de l'habitat, comportements incompatibles avec le développement). Sur la transparence désirée et vécue, dans la relation et la vie avec les gens du village, s'installe une certaine opacité qui résulte de mon souci d'aller de l'avant, des exigences techniques, d'organisation d'un certain développement même modeste. Telle que les wagogos conçoivent la relation, il est difficile de concilier "transparence" et organisation du travail ou une certaine efficacité. Je sens qu'il y a parfois des "non" à dire, mais je sais aussi que ces "non" sont une violence, une cassure dans la relation, si je me réfère à ce que veut dire une relation pour un africain un wagogo en particulier. Le parcours de ma vie qui cherche à être transparente à la fraternité du récit évangélique rencontre la violence, les relations coupées, l'hétérogénéité entre mes exigences dans la relation et celles des wagogos avec qui je vis. La nouveauté de ce que j'apporte, mes exigences dans la relation et celles des wagogos avec qui je vis. La nouveauté de ce que j'apporte, mes exigences dans la relation peuvent être reçues comme des refus de fraternité ».

Nous sommes partis du désir d'une « solidarité de destin », mais en chemin nous avons redécouvert une autre donnée clé de l'expérience de la Mission de France : la rencontre de l'autre dans sa différence, à partir de sa différence. Prenant au sérieux cette expérience de la différence, nous sommes amenés à une conversion de notre désir de solidarité.

Cette expérience nous dit quelque chose sur notre propre identité de blancs européens. Nos valeurs, nos conceptions de la vie nous habitent. La rencontre d'un type d'homme différent nous aide à prendre du recul sur nous-mêmes. Cette expérience nous oblige aussi à un respect et une prise au sérieux de ce que vivent les Africains.

Notre volonté de fraternité se purifie alors du désir inavoué de ramener l'autre à nous, de tout ramener au même (cf. la confusion des langues dans l'épisode biblique de la tour de Babel). Elle se purifie de l'idéalisme généreux et des illusions de « l'être avec » du début.

En même temps nous sommes amenés à poser un acte de confiance, à faire le pari que les différences ne sont pas un fossé qui empêcherait de s'enrichir mutuellement. *« C'est comme étranger que je peux aider des africains dans leur recherche »*, disait l'un d'entre nous. Nous pouvons entrer alors dans un autre type de solidarité que la solidarité de destin. Cette solidarité n'est pas gagnée d'avance, c'est un processus de réciprocité : j'apporte ce que j'ai et ce que je suis, l'autre de même. la confrontation honnête et vraie de ces

apports peut produire du neuf pour chacun. Dans cette expérience commune d'apport mutuel, une fraternité peut naître.

● Cela nous rend aptes à une fraternité avec d'autres qui ne sont pas chrétiens, avec des musulmans par exemple. De même nous pouvons dialoguer en vérité avec le projet de société tanzanien (Ujamaa). Nous redécouvrons que le même type de conversion réciproque est possible avec d'autres que des chrétiens. Il y a en l'homme un appel profond à la fraternité qui n'est pas vécu seulement dans le christianisme. En cela aussi nous voyons le travail de l'Esprit. Ce n'est pas rabaisser la foi chrétienne que de reconnaître que d'autres chemins de fraternité vont dans le même sens qu'elle.

Une tâche pour l'Église

Il est bien dans la vocation de l'Église de permettre la réalisation concrète de cette fraternité.

Fraternité chrétienne et développement

1) Pour nous il est important de ne pas dissocier le travail commun avec les africains pour le développement et la construction de l'Église. En Afrique Noire, il faut une parole efficace. Le simple témoignage de vie ne suffit pas, l'Église a un message en profondeur qui peut transformer les hommes pour leur permettre de préparer l'avenir. Sinon l'Afrique ne pourra bientôt plus se nourrir et sera esclave des bateaux de blé occidentaux. C'est dans les communautés chrétiennes que la fraternité chrétienne est découverte et devient source de transformation des relations. Les choix concrets que nous sommes amenés à faire dans la mise en œuvre d'un développement (rural), d'une formation (agricole), nous sont suggérés par notre idée de la fraternité chrétienne. En cherchant à utiliser des moyens simples, des techniques à la portée des paysans, en acceptant la lente transformation des mentalités et par conséquent la lenteur des résultats, nous voudrions aider à un développement pour et par les petits, un développement qui leur permette de se prendre en

charge eux-mêmes. Notre engagement à la fois dans le développement et dans l'église locale peut aider cette dernière à porter et à faire valoir une certaine idée du développement de l'homme dans le pays. Le développement y est alors une dynamique de l'évangile.

2) L'efficacité du travail de développement n'est pas toujours évidente. Mais il s'agit pour nous de vivre cela dans une attitude spirituelle. Si nous créons quelque chose que est notre affaire et que nous faisons tout pour que cela se poursuive éternellement, l'efficacité sera négative.

« L'esprit fait son chemin peu à peu dans la mémoire millénaire du peuple, ce que nous réalisons ne va pas bouleverser la production nationale du Cameroun. Le vrai développement du pays est à un autre niveau. Notre raison d'être, c'est la transformation des hommes. C'est une source qui naît à partir de laquelle ces hommes inventeront leur avenir. Les conversions extraordinaires réalisées par quelques chrétiens, cela ne peut être oublié et cela fait entrer peu à peu un nouveau dynamisme dans la tribu ».

La raison de notre présence, c'est la conversion à l'évangile et eux feront leur développement ensuite, tant il est vrai que le fondement du développement c'est l'évolution de la personne.

Une conception dynamique du dialogue entre Églises locales

Les relations de communauté chrétienne à communauté chrétienne nous sont apparues sous un jour nouveau. Elles ont certainement pour fonction de permettre la « confrontation des conversions » dont nous avons parlé. La Tradition dans l'Église, c'est peut être la confrontation des divers appels à la conversion dans l'histoire.

Cela nous a amenés à réfléchir au ministère. Le service de la parole est d'abord la responsabilité que la confrontation à la Parole de Dieu se réalise effectivement et que cela soit mis en lien avec d'autres. L'un de nous définissait son ministère de prêtre comme « ministère de la fraternité » entre ethnies différentes. La responsabilité de la communion est aussi de faire que se réalise la confrontation des appels à la conversion de façon à engendrer une fraternité qui ne se paye pas de mots. En ce sens, le fait qu'au sein du presbytérium de la Mission de France nous soyons situés dans des pays différents devrait être certainement un élément pour que cette confrontation se réalise entre nous et dans l'Église de France. Que des laïcs soient aussi présents avec nous en Afrique peut signifier que cette expérience de conversion réciproque est déjà appelée par le sacrement du baptême.

Conclusion :

une Église ferment de fraternité dans notre monde

Le dialogue des Eglises locales des divers continents peut aussi être le ferment d'une autre logique pour notre monde que la logique de mort qui est celle du libéralisme actuel : la loi du plus fort et du plus riche.

Dans notre monde, un des risques pour l'avenir, c'est l'uniformisation. Le laminage des différences risque d'entraîner des déséquilibres et des perversions graves. La confrontation entre Eglises peut jouer un rôle pour les éviter.

De même elle peut aider à créer un nouvel équilibre d'un monde où le brassage des populations va en s'amplifiant. Ce qui semble facteur de déséquilibre peut devenir facteur de richesse. La confrontation entre Eglises locales peut être un ferment contre le racisme. « C'est vrai, on peut vivre ici », cette phrase, nous l'avons entendue dans un village tanzanien mais aussi dans une ville de la banlieue parisienne.

C'est en tout cas un des rôles que Vatican II a proposé à l'Eglise :

« En proclamant la très noble vocation de l'homme et en affirmant qu'un germe divin est déposé en lui, ce saint Synode offre au genre humain la collaboration sincère de l'Eglise pour l'instauration d'une fraternité universelle qui réponde à cette vocation » (Egl. 3).

« Dans l'histoire humaine, même au point de vue temporel, l'Evangile fut un ferment de liberté et de progrès, et il se présente toujours comme un ferment de fraternité, d'unité et de paix ». (Miss. 8).

La fraternité dans la Bible

Dominique FONTAINE

Ce papier ne veut pas faire une reprise synthétique des « parcours du récit évangélique » contenu dans les contributions préparatoires à la session. Il voudrait seulement donner quelques points de repères historiques et théologiques, quelques balises pour approfondir ce parcours du récit biblique.

La fraternité dans l'Ancien Testament

Le mot « frère » est employé 763 fois dans l'A.T. (349 fois dans le N.T.). C'est beaucoup. Le livre où il est le plus employé est la Genèse : 160 fois.

La fraternité dans la constitution du peuple d'Israël

Selon l'hypothèse d'un certain nombre d'historiens,

* Vers le 18^e ou 17^e siècle avant J.C., s'installèrent en Canaan des clans nomades différents. Chacun avait son ancêtre : il y avait le clan d'Abraham, celui de Jacob, celui d'Isaac, d'Israël... ils firent alliance peu à peu au gré des problèmes (problèmes par exemple de risque d'extinction par manque de descendance). L'alliance entraînait l'adoption du même Dieu local (El) et se traduisait par le fait que des ancêtres devenaient parents (Abraham, père d'Isaac et grand-père de Jacob identifié à Israël). Les membres des différents clans devenaient frères. Dans l'orient ancien, la fraternité est un élément de l'alliance [Amos 1,9, parle d' « une alliance de frères »].

* L'histoire de Joseph et ses frères fait le lien littéraire avec les douze tribus à qui Josué proposa plus tard une alliance à Sichem, [Jos. 24]. Cette ligue rassemblait 2 groupes de tribus. Certaines avaient été en Egypte, d'autres non. Elles adoptaient le même Dieu et la même histoire « Yaweh est notre Dieu, lui qui a fait monter Israël du pays d'Egypte ».

L'A.T. emploie souvent le mot frères pour désigner les membres des différentes tribus d'Israël. Cette fraternité acquise *par alliance* est un type de fraternité présent dans la trame du récit biblique.

* Cette fraternité collective n'est pas facile à vivre, les récits de la Genèse, par exemple (Jacob et Esaü, Joseph et ses frères...) montrent les rapports de force qui se font jour. Le texte mythique de Caïn et Abel évoque, à travers la relation de deux frères, les divisions meurtrières de la famille humaine, l'âpreté des vengeances tribales, et la nécessité d'une loi qui gère les conflits entre frères.

Fraternité à l'intérieur ou à l'extérieur du peuple ?

* A l'époque de la « restauration » après l'exil, les juifs exilés à Babylone rentrent en Palestine et tentent de restaurer la communauté juive. On avait assisté à un énorme brassage dans le pays de Babylone, mais aussi en Palestine où d'autres peuples avaient été transférés. Esdras et Néhémie ont appliqué une politique nationaliste étroite et ont construit des « remparts » pour protéger le judaïsme : normes, lois sur la pureté, refus des mariages mixtes, invitation à ne pas fréquenter les autres.

* Auparavant, une crise de ce genre avait eu lieu après l'écrasement du Royaume du Nord par les Assyriens (722). Des théologiens réfugiés à Jérusalem essayent d'expliquer le désastre : c'est parce qu'Israël s'est mélangé à d'autres peuples ; il a été entraîné à suivre d'autres dieux. Il est vrai que géographiquement et économiquement, le Nord était très proche des autres peuples (Phéniciens, Araméens...). C'était une région assez riche et le commerce entraînait des rapports à tous les niveaux (culturel, religieux...). Le Deutéronome insiste beaucoup sur la fraternité à vivre au quotidien, mais à l'intérieur du peuple élu.

* Mais il ne faut pas oublier que d'autres tendances existent dans l'A.T. (chez certains prophètes, dans le livre de Ruth...). Pour elles, les autres peuples sont aussi bons qu'Israël. Il y a un avenir harmonieux possible dans les rapports avec les autres peuples. Une fraternité universelle est possible, mais autour de la foi au Dieu d'Israël.

La fraternité dans le Nouveau Testament

Jésus était Galiléen

La situation de « mélange » existait au temps de Jésus, surtout en Galilée. Un métissage culturel et linguistique existait. Les juifs de Galilée étaient méprisés par leurs frères juifs de Judée comme impurs et inférieurs. On n'attendait rien de bon de la Galilée.

Jésus est issu de cette situation. Le type de fraternité que Jésus vit et invite à découvrir s'y enracine. On pourrait dire que, parce qu'on n'attendait rien de bon de la Galilée, Dieu l'a choisie pour être le point de départ de sa présence humaine, mais aussi pour être en quelque sorte son identité raciale et culturelle et son langage. C'est par ceux dont le monde juif n'a rien à faire que la nouvelle fraternité peut s'inaugurer pour tous les peuples. C'est ce que dira Paul (1 Co), constatant le genre d'hommes qui se retrouvent dans ses communautés chrétiennes.

L'exclusion des synagogues et l'accueil des païens devenus chrétiens

Très tôt l'universalisme se développe dans la prédication chrétienne (Lettres de Paul). En 70, au moment de la destruction de Jérusalem, l'Eglise se recrute de plus en plus parmi les païens. Cet événement a pourtant entraîné une crise, par exemple dans les communautés pour lesquelles écrit Matthieu. Après 70, les synagogues qui se reconstituent, se referment sur la Torah et sur les tendances pharisiennes. Les chrétiens en sont exclus. La double appartenance n'était plus possible. Il a fallu mettre ensemble des gens très différents (chrétiens d'origine juive ou païenne). L'Evangile de Matthieu essaye de « gérer » cette fraternité qui n'est pas gagnée d'avance.

Matthieu 25 : La fraternité se découvre dans la surprise

Cela peut nous aider à comprendre un passage souvent cité : Mat 25. Cette parabole positionne l'Eglise face au particularisme juif (qui n'était pas sans influence dans les communautés matthéennes) en faisant éclater toute tentation sectaire ou particulariste. En sens inverse, face au risque de dilution du christianisme par rapport au paganisme, cette parabole apocalyptique fait entrer les chrétiens dans la complicité de la confiance, du voile soulevé un instant, pour exhorter à la fidélité : si on vit les Béatitudes et le Sermon sur la montagne, on ne se trompe pas, le Seigneur est là. Pour Matthieu, si l'Eglise est communauté de frères (dans les Actes des Apôtres, les chrétiens se nommeront entre eux : « les frères »), elle n'est pas la communauté des sauvés (secte) mais celle qui rappelle l'urgence de la mise en œuvre de la Bonne Nouvelle.

Une chose me frappe dans Mat 25, c'est la surprise « Quand t'avons-nous vu ?... ». Nous évacuons souvent cette surprise en ce qui nous concerne : nous savons bien qu'en tout homme rencontré, le Christ est présent !... Nous aurions peut-être à ne pas identifier d'emblée les pauvres avec le Christ. « Ce que tu as fait à cet homme, c'est comme si c'était à moi que tu l'avais fait, car c'est mon frère ». La première étape c'est de comprendre que Jésus s'est rendu frère de ceux qui souffrent (Cf. : ABIDJAN : « On a à devenir

frère des frères du Christ »). Les chrétiens sont peut-être simplement ces « hommes de la fraternité » qui découvrent sans cesse, avec la même surprise leur Seigneur qui se fait frère des petits. La surprise indique qu'il s'agit d'aimer pour aimer — non pas d'aimer parce qu'il y a Jésus derrière — et d'aimer en sachant que le jugement définitif sur les gens ne nous appartient pas.

Dans un deuxième temps, on peut voir dans l'identification du Christ avec les délaissés une nouvelle façon d'exprimer le rapport de création. A travers de visage du Christ, l'homme à l'image de Dieu devient une tâche à réaliser, entrer dans cette nouvelle fraternité, c'est entrer dans une nouvelle création.

Une nouvelle fraternité : le royaume de Dieu (1 Jn)

Dans l'évangile de Jean, c'est seulement après la résurrection que le mot frère intervient (20,17) : « Va plutôt trouver mes frères, pour leur dire que je monte vers le Père ». Maintenant, les disciples de Jésus peuvent être désignés comme « les frères » (21,23).

Dans la Première lettre de Jean, le mot frère est employé 16 fois. Le texte mélange, voire identifie l'amour fraternel et l'amour de Dieu. Le Royaume de Dieu, le Salut c'est la fraternité, cette nouvelle relation des hommes entre eux qui les rétablit dans leur plénitude (Cf. : TANZANIE). Le Royaume s'accomplit quand les exclus et les pauvres sont reconnus dans leur dignité. On peut dire cela parce que c'est ce qu'a réalisé Jésus, c'est le chemin qu'il a inauguré. Il a vécu le type d'humanité qui lui paraissait donner le bonheur aux hommes (Béatitudes) et a refusé de lutter selon des moyens qui contredisaient cette existence. Au moment où Jésus fait le don volontaire de sa vie, il annonce à l'humanité tout entière que l'amour fraternel fait passer de la mort à la vie. C'est lui Jésus qui assure ce passage. Il est le « frère aîné », le « premier né d'une multitude de frères ». C'est ainsi que Jean peut dire « nous savons que nous sommes passé de la mort à la vie parce que nous aimons nos frères ». (1 Jn 3,14).

Jonas, figure du prophète, figure du pécheur. Péché d'Israël et mission auprès des païens.

Hugues DERYCKE, jeune prêtre de la Mission de France dans l'équipe du Mirail à Toulouse vient de rédiger un mémoire de maîtrise de théologie intitulé :

« Péché, grandeur de l'humanité

Théologie du péché, théologie de la Mission ».

Le Comité de la L.A.C. a estimé que le chapitre consacré à la figure de Jonas pouvait nous éclairer sur la signification profonde de ce livre de la Bible.

Le livre de Jonas occupe une place à part dans la tradition prophétique et dans la tradition biblique. Deux éléments seulement rattachent ce livre à l'histoire. Le nom de Jonas renvoie à la mention d'un Jonas, fils d'Amitaï, originaire de Gat-Hépher et qui fut prophète en Samarie, sous le règne de Jéroboam, fils de Joas, roi d'Israël (783-743) (Cf. 2, Roi 14, 25). Mais, par ailleurs, nous ignorons tout du message prophétique de ce Jonas. Et rien ne permet de l'identifier au personnage à l'œuvre dans le livre de « Jonas ».

Le second élément est la mention de Ninive, grande ville puissante, dont le livre de Jonas raconte l'étonnante conversion. Historiquement, Ninive, capitale du Royaume d'Assur, tomba en 612 et sa destruction fut méditée en Israël comme une invitation à se convertir aux voies du Seigneur. Cette méditation se développe autour du thème du jugement de Dieu qui punit ses propres ennemis et donc ceux d'Israël. Alors que la menace de l'envahissement du Royaume de Juda se fait plus précise, la chute de Ninive fut perçue par certains comme un signe d'espérance pour Israël. Le prophète Nahum est le témoin de ce jugement sur Ninive.

« Malheur à la ville sanguinaire, toute en mensonges, pleines de butin » (Na. 3, 1).

« Alors quiconque te verra se détournera de toi. Il dira : « Ninive !

Quelle désolation ! » Qui la prendrait en pitié ?

Où pourrais-je te chercher des consolateurs ? » (Na. 3, 7).

Il est difficile de tenir ensemble ces deux éléments historiques. En raccrochant cette fable prophétique à ce Jonas, fils de Amitai de Gat-Epher, la chronologie est respectée, dans la mesure où celui-ci a vécu dans les temps qui précédaient la chute de Ninive. Cependant, la logique interne du texte décroche de cette contrainte historique puisque c'est l'attitude de conversion de Ninive et non sa destruction qui sert de leçon pour Jonas le prophète récalcitrant. Ce n'est plus le malheur de Ninive qui doit livrer à Juda un signe de consolation, mais son étonnante capacité à se convertir.

La rédaction du livre de Jonas semble avoir pris place dans la période post-exilique. Cette fable laisse une grande place, dans sa théologie, aux étrangers et aux païens qui rendent gloire à Dieu et se convertissent, tandis que l'unique israélite de l'histoire apparaît comme un personnage rebelle, coléreux et incrédule.

En Jonas, étrange figure du prophète, il y a une véritable figure de pécheur.

Le péché de Jonas se caractérise par son éloignement de Dieu et par son incrédulité à l'égard de celui-ci. Ce même péché, repris dans le plan de Dieu et dans son économie, ouvre Jonas à d'étonnantes solidarités avec des païens et des étrangers, lui faisant rejoindre, dans le cadre d'une mission prophétique, l'expérience de l'exil pour le peuple d'Israël. Par-delà le péché de Jonas, sa mission est une réussite en tant qu'ouverture de la parole de Dieu aux habitants de Ninive.

En ce temps où les cieux sont fermés et où les prophètes se sont tus, la conversion d'Israël lui est proposée non par la voix du prophète, mais par le signe qu'est la conversion des étrangers et des païens. Au terme de ce récit, Jonas (Israël) est menacé de rester enfermé dans son péché d'orgueil. Seule la reconnaissance de sa solidarité peut le sauver ; en reconnaissant qu'il participe comme eux au péché, il peut accepter, comme eux, de se convertir.

Dans l'expérience de l'exil, à cause de son péché qui a entraîné sa perte, Israël se découvre solidaire de nations et reçoit d'elles les signes de sa délivrance et de son salut. C'est l'édit de Cyrus, roi de Perse, qui ouvre la route au retour d'exil.

Jonas est institué comme une figure qu'il appartient au peuple d'Israël et au lecteur d'investir. Tour à tour, il va souffrir de deux péchés : celui d'infidélité et celui d'orgueil, tandis que les païens seront présentés comme les véritables et fidèles adorateurs de Dieu, et les habitants de Ninive comme les héros de l'authentique conversion.

Le péché d'infidélité de Jonas

D'emblée, le personnage de Jonas est instauré comme infidèle, en cherchant à mettre entre lui et Dieu la plus grande distance. Si les versets 1 et 2 ouvrent le livre selon le style littéraire classique du prophétisme : « La parole de Yahvé fut adressée à Jonas... Lève-toi, va à Ninive... », le verset 3 fait preuve de beaucoup d'humour en décrivant Jonas accomplissant scrupuleusement l'inverse de

ce que Yahvé lui demande : « Jonas se mit en route pour fuir à Tarsis, loin de Yahvé ». La mention même de Tarsis évoque le bout du monde. Il s'agit pour Jonas, de marquer la plus grande distance entre lui et Dieu.

Implicitement, l'attitude de Jonas suppose que Dieu ne parle qu'en terre de Canaan, que pour le peuple d'Israël, et qu'il suffit de s'enfuir par la porte de Joppé (v. 3) pour échapper à sa parole. Alors, même au cœur de la tempête, Jonas peut dormir tranquille, car il se pense hors de portée de Dieu.

La figure du port de Joppé est une figure symbolique de la porte des païens. Et pour une certaine théologie, elle est la porte du non-lieu de Dieu. C'est cette même figure qui est à l'œuvre dans les chapitres 10 et 11 des Actes des Apôtres : c'est une vision divine qui touche Pierre à Joppé, l'entraînant à rencontrer le centurion Corneille à Césarée et à ouvrir la mission aux païens.

En étant projeté par les marins hors du bateau (Jonas 1, 15), cette tentative d'éloignement de Dieu s'approfondit en une expérience spirituelle radicale, qui est de l'ordre de la nuit, de l'ombre de la mort, où plus rien n'existe si ce n'est le cri d'un homme qui appelle Dieu mais qui ne sait si celui-ci est présent ou absent.

Jonas passe ainsi trois jours et trois nuits dans le ventre du poisson. Ce lieu symbolise le seuil de la mort (Jon. 2, 1). Le psaume qui se rattache à cet épisode et qui exprime la prière de Jonas la qualifie d'expérience du Shéol et de la fosse.

« Au sein de Shéol je t'ai appelé » (Ch. 2, 3).

« Mais de la fosse tu m'as fait remonter à la vie » (Ch. 2, 7).

C'est en passant à travers cette épreuve de la nuit, du Shéol, de la mort et de l'engloutissement que Jonas éprouve la fidélité de Dieu et sa puissance de salut.

« Yahvé commanda au poisson, qui vomit Jonas sur le rivage ». (Ch. 2, 11).

Les premiers chrétiens, notamment à Rome au cours du premier et du second siècle, furent séduits par cette figure de Jonas. De nombreux dessins sur les catacombes représentent les divers épisodes des mésaventures de ce petit personnage : Jonas au cœur de la tempête, projeté hors du bateau, dans le ventre du poisson, ou sous son figuier aux portes de Ninive. Ils témoignent d'une réception populaire de ce livret et de la pertinence de sa pédagogie : bien des chrétiens se sont sentis invités à relire leur propre existence à travers les mésaventures de ce personnage et plus particulièrement dans ce moment de passage qu'est la mort pour chaque croyant.

Plus profondément encore, on peut dire que ce séjour de trois jours et trois nuits dans le ventre du poisson, ce passage par la nuit, le Shéol et la fosse, invitent à une lecture christologique de ce livret. L'expérience de Jonas appelle la descente au séjour des morts et la résurrection du Christ. De ce terrible passage naît une proposition de salut de la part de Dieu.

« Prenez-moi et jetez-moi à la mer et la mer s'apaisera pour vous, car je le sais, c'est à cause de moi que cette violente tempête vous assaille » (Jon. 1, 12).

Enfin, en acceptant lui-même l'infidélité à sa mission comme un éloignement radical de Dieu, Jonas découvre en Yahvé un Dieu proche et fidèle. Dans son acceptation, non dans son infidélité, il rejoint ou annonce l'expérience du Christ qui s'abandonne à la volonté du Père. Le salut que Dieu nous propose en Jésus-Christ peut rendre fécond notre infidélité.

La confession de foi des païens

Point remarquable de cet épisode : des matelots païens, dont le texte nous précise qu'ils étaient des adorateurs d'autres dieux (Jon. 1, 5), démontrent une véritable attitude de croyants. En obligeant Jonas à raconter ses mésaventures, ils l'amènent à dire ce à quoi il ne veut plus être fidèle ou ce à quoi il tente de ne plus croire :

« C'est Yahvé que j'adore, le Dieu du ciel qui a fait la mer et la terre ».

Le signe qu'est la tempête est correctement lu par les matelots. On ne peut se soustraire au Dieu créateur en se contentant de quitter le sol d'Israël. Ils tentent alors de ramener le prophète récalcitrant à sa terre et donc au point de départ de sa mission.

« Les hommes ramèrent pour regagner le rivage, mais en vain... » (Jon. 1, 13).

N'y arrivant pas, car ce n'est pas aux hommes d'effacer la faute et le péché (il faut la conversion du pécheur et la grâce de Dieu), ils implorent Yahvé et jettent Jonas à la mer (Jon. 1, 14-15). Puis ayant accepté en vérité de laisser agir Yahvé, ils lui rendent un culte (Jon. 1, 16). Seul Yahvé peut convertir le cœur récalcitrant de Jonas.

« Car c'est toi, Yahvé, qui as agi selon ton bon plaisir » (Jon. 1, 14).

Ces marins-païens restituent, dans ce récit, la foi authentique en un Dieu créateur de tout l'univers et seul capable d'une totale rédemption. Face à Jonas, ils opposent une authentique confession de foi.

Le péché d'orgueil de Jonas

Jonas, ainsi saisi à nouveau par la grâce qui l'a fait sortir du poisson, est remis dans sa position initiale. Au chapitre trois, Yahvé lui répète le même ordre et Jonas, cette fois, « se leva et alla à Ninive » (Jon. 3, 3). Il pénètre dans Ninive, ville immense devant Dieu et devant les hommes puisqu'il « fallait trois jours pour la traverser », (Jon. 3, 4), et durant une journée, il accomplit sa mission scrupuleusement.

Jonas le fait avec un zèle étonnant et débordant. Il édulcore et amplifie largement la parole de Yahvé qui lui signifiait d'annoncer aux ninivites que leur méchanceté était montée jusqu'à Dieu (Cf. Jon. 1, 2) puisqu'il annonce un châtement imminent et irrémédiable. « Encore 40 jours et Ninive sera détruite » (Jon. 3, 4). Jonas s'instaure lui-même comme le héraut d'un Dieu vengeur condamnant sans appel les peuples infidèles.

A l'écoute de ce message, qui ne semble laisser aucune échappatoire au châtement promis, hormis la fuite hors de la ville, le peuple tout entier, de ses bêtes à son roi, se convertit (Jon. 3, 7-9). Conversion gratuite de Ninive, qui n'exige pas de Dieu qu'il écarte le châtement promis mais qui l'implore : « Qui sait si Dieu ne se ravivra pas et ne se repentira pas... » (Jon. 3, 9).

Alors, « Dieu se repentit du mal dont il les avait menacés et il ne le réalisa pas » (Jon. 3, 10).

Seul Jonas quitte la ville et attend en vain la destruction de celle-ci. Au seuil du chapitre quatre, il se retrouve de nouveau en contradiction flagrante avec ses propres annonces théologiques. En quelque sorte, il y va de sa dignité de prophète ; Dieu lui coupe ses effets.

Comme dans l'épisode du bateau, c'est au travers de la description de ses malheurs que Jonas s'approche d'une véritable confession de foi, à laquelle, cependant, il a bien du mal à croire.

Sur le bateau, il avait correctement énoncé la tradition du Dieu créateur du ciel et de la terre, en contradiction flagrante cependant avec son comportement et sa fuite hors de la terre d'Israël. Ici, couvert de honte par la non-réalisation du châtement prophétique, il essaie de se justifier : s'il a ainsi fui à Tarsis, c'est qu'il se doutait que sa mission le conduirait à une telle honte :

Car « tu es un Dieu de pitié et de tendresse, lent à la colère et riche en grâce et te repentant du mal » (Jon. 4, 2). Mais s'il est de nouveau capable d'énoncer la véritable théologie, il continue à ne pas y croire pour autant.

Sortant de la ville, il met Dieu au défi d'être conforme au programme théologique du prophète : dans 40 jours, Ninive doit être détruite (Jon. 4, 5).

La réponse de Dieu se fait au moyen d'un signe qui réunit en lui les deux énoncés sur Dieu : Yahvé est le créateur de toute chose et il est Dieu qui peut tout pardonner ; il est maître de la vie et de la mort. Un ricin pousse au-dessus de la tête de Jonas lui procurant de l'ombre (Jon. 4, 6) ; puis Dieu fait sécher le ricin et expose Jonas à la brûlure du vent et du soleil (Jon. 4, 7-8). Le Dieu créateur est le seul qui a identiquement pouvoir sur la vie ou sur la mort.

Jonas refuse le signe et de nouveau il choisit de s'enfermer dans son orgueil. Puisque Dieu n'agit pas selon les paroles de Jonas, son annonce de châtement et sa propre théologie, puisque Dieu a choisi de l'exposer ainsi à la honte, alors mieux vaut pour lui « mourir que vivre » (Jon. 4, 3 et 4, 8).

Dieu, dans sa pédagogie divine comprend la colère de Jonas, non contre lui, ni contre Ninive, mais simplement contre la disparition du ricin. Lui faisant alors découvrir son attachement à ce

ricin qui lui procurait de l'ombre, Yahvé propose à Jonas de lire la conversion de Ninive comme un signe pour lui. Par la conversion de Ninive, Jonas peut découvrir l'attachement de Yahvé à toute l'humanité et non au seul Israël.

D'objet et de motif de l'action prophétique, Ninive est devenue un signe de conversion pour Israël. Yahvé propose à Jonas un regard de vérité et d'amour qui éveille à une authentique humilité vis-à-vis de soi-même ; il s'agit pour Jonas, et à travers lui, pour Israël, de recevoir le repentir des païens, comme une invitation à découvrir son propre péché d'orgueil. Il s'agit pour Israël de percevoir dans la conversion des païens le signe par lequel Yahvé lui offre son salut.

Le schéma traditionnel d'Israël, lumière des nations et de Jérusalem, unique ville sainte où un jour se pressera l'ensemble des peuples de la terre, subit, dans l'expérience de l'exil, une inversion radicale. Maintenant c'est aussi à l'écoute et à la découverte de la conversion des païens qu'Israël se convertira.

C'est un mouvement identique que Paul schématisera dans le chapitre 11 de l'Épître aux Romains. D'une part Paul exposera l'inversion du signe : Israël, signe pour les nations, doit accepter et découvrir que les nations soient signes pour lui ; et d'autre part, il en laissera apparaître le mouvement qui produit cette radicale inversion. Le rejet du Messie par le cœur endurci d'Israël (11,25) produira, à terme, la résurrection de tous, Juifs ou païens, d'entre les morts (11,15).

« Car si leur mise à l'écart fut une réconciliation pour le monde, que sera leur admission, sinon une résurrection des morts ? »

La conversion des habitants de Ninive

Le texte souligne la rapidité de la conversion de Ninive et sa radicalité (Cf 3, 1-10). Alors qu'il faut trois jours pour la traverser, et Jonas n'ayant prêché qu'un seul jour, celle-ci se convertit le même jour. Toute la cité, du roi aux hommes et aux bêtes, se met à jeûner et à faire pénitence. Peu de prophètes ont connu un tel accueil à Samarie ou à Jérusalem.

Et la prière qui s'élève de Ninive évacue tout marchandage vis-à-vis de la miséricorde de Dieu. Elle ne se propose pas d'acheter celle-ci par un jeûne public, mais bien plus humblement, elle la quête.

« Qui sait si Dieu ne se raviserait pas, ne se repentirait pas, s'il ne reviendrait pas de l'ardeur de sa colère, en sorte que nous ne périssions point » (Jon. 3, 9).

Le repentir du peuple de Ninive quête un éventuel repentir de Dieu, mais n'enferme pas celui-ci dans une quelconque obligation. Au contraire, Jonas réclame des signes, une glorification de sa fonction de prophète conforme à sa théologie. Dieu devrait se conformer aux paroles des prophètes. La véritable attitude de foi est celle du peuple qui cherche à se conformer, en action et en vérité, au désir de Dieu, espérant que Dieu sera fidèle à son pardon.

En contre-point du personnage de prophète, le livre de Jonas est un hymne à la foi possible des païens, et à leur capacité de conversion ; il garde la trace d'une étonnante diversité théologique au sein d'Israël.

Le signe de Jonas dans le Nouveau Testament

La tradition synoptique possède trois mentions du signe de Jonas, deux chez Matthieu, Mt. 12, 38-42 et Mt. 16, 1-4, et une chez Luc, Lc 11, 19-31. Ces trois mentions apparaissent très proches les unes des autres ; tout au moins au regard du contexte qui les précède et du début de leur formulation. Un groupe, non précisé chez Luc (Lc. 11,16) et légèrement différent selon les passages de Matthieu (en Mt. 12, il s'agit de pharisiens et de scribes, en Mt 16 les scribes sont remplacés par les Sadducéens) demande à Jésus un signe. A cette requête, Jésus répond : « Génération mauvaise et adultère, elle réclame un signe et de signe il ne lui sera donné que le signe du prophète Jonas » (Mt. 12,39). Dans un contexte semblable, Marc diffère puisque Jésus annonce alors : « qu'il ne sera pas donné de signe à cette génération » (Mc. 8, 12).

Ce qu'est le signe de Jonas et le sens qu'il faut lui donner, font souvent question. Les Evangélistes tiennent en fait deux positions différentes :

— D'une part, les commentateurs notent la similitude d'itinéraire entre Jésus et Jonas, au travers du passage par le Shéol et la mort. Et c'est ce que réalise Matthieu, au chapitre 12, en appliquant à Jésus les termes de l'épisode du chapitre 2 du livre de Jonas. Il fait ainsi du Christ le véritable signe de Jonas.

« Car comme Jonas était dans le ventre du monstre marin, trois jours et trois nuits, de même le fils de l'homme sera dans le sein de la terre trois jours et trois nuits » (Mt. 12, 40)) Une telle interprétation tire jusqu'au chiffre trois la chronologie pascale et liturgique. La tradition chrétienne a gardé la trace d'un jour et de deux nuits, tout au plus, pour la durée du passage au sein de la mort et du néant de Jésus.

Par ailleurs, sans se référer directement au texte du livre de Jonas, Luc souligne de même la comparaison possible entre la personne de Jonas et son aventure et la personne du Christ (Lc. 11, 30) : « car tout comme Jonas devint un signe pour les ninivites, de même le fils de l'homme en sera un pour cette génération ». Luc, comme souvent, tente d'expliquer cette référence obscure à Jonas. Il ne se réfère plus à l'épisode du grand poisson qui peut difficilement être un signe public, puisque seul Jonas en est le témoin, mais il renvoie à la prédication de Jonas auprès des habitants de Ninive, et établit une comparaison stable : Jésus-Jonas, cette génération-les ninivites. Ici, il n'est plus question de la mort du Christ, mais seulement de sa prédication et de la réception de celle-ci.

— D'autre part, on peut tenter une autre explication du signe de Jonas, en assumant la lecture que nous venons de faire de ce livre. Cette seconde proposition supprime et dépasse la comparaison

possible entre la personne de Jésus et celle de Jonas. Cette comparaison est évidente dans le texte de Matthieu, et explicite dans le texte de Luc ; cependant, elle ne semble pas épuiser le contenu de ce que peut être le signe de Jonas. Cette expression peut se comprendre par ailleurs comme l'évocation des signes qui furent donnés à Jonas.

Il s'agit donc ici de ne plus considérer la personne de Jonas comme un signe pour elle-même, mais de relire les signes que le Seigneur lui envoie pour le convertir. En partant de la fin du livre, deux signes sont à l'œuvre : le premier signe est un signe physique ; il recouvre l'aventure du ricin qui pousse, donne son ombre et se dessèche. Mais ce premier signe n'est que la porte d'entrée du véritable signe propre à Jonas, qui représente la conversion des habitants de Ninive, comme invitation à la conversion de tout Israël. La Parole du Seigneur articule entre eux ces deux événements : aventure du ricin et conversion des ninivites, pour manifester la toute-puissance de la miséricorde de Dieu à l'égard de tous. Cf. Jon. 4, 10-11 (versets sur lesquels se termine le livre).

Le texte synoptique de Mt. 12, 41-42 et Luc 11, 31-32, développe une idée identique à ce mouvement. Mt. 12, 41 : « les hommes de Ninive se dresseront lors du jugement avec cette génération et ils la condamneront, car ils se repentirent à la proclamation de Jonas et il y a ici plus que Jonas ! » En se plaçant à l'heure du jugement où l'on voit des étrangers se lever pour condamner Israël, c'est bien le fonctionnement paradoxal de ce rapport aux étrangers comme invitation à la conversion que contient, entre autres, la mention du signe de Jonas. De même la mention de la Reine du Midi, qui est liée à cette tentative d'explication du signe de Jonas chez Luc et Matthieu (en Lc. 11, 31 et en Mt. 12, 42) agit bien comme le rappel de la place privilégiée des étrangers au sein d'une certaine tradition théologique en Israël.

Esquissons rapidement le double mouvement de cette théologie.

- Le péché d'incrédulité d'Israël provoque, paradoxalement, l'ouverture de la mission aux païens.
- Leur conversion devient un signe proposé à Israël, en vue de sa propre conversion.

Israël, lisant avec humilité ce signe d'un salut proposé à tous (non du fait de sa fidélité mais de son infidélité), peut ainsi se convertir à son tour. Le lien péché-mission s'élabore ici dans le cadre d'une pensée dialectique.

Ce mouvement théologique peut s'énoncer en termes de soteriologie : ce que la démarche de salut en Jésus-Christ propose à l'ensemble de l'humanité, c'est de se reconnaître solidaire dans le péché, afin de se découvrir solidaire par le Christ dans une conversion authentique. Ainsi, le salut proposé s'étendra comme une plénitude universelle. Le signe de Jonas est le signe paradoxal que donne au peuple de Dieu toute conversion de païens et d'étrangers. Le signe que reçoivent les Pharisiens et les Saducéens, c'est d'abord, du temps même de Jésus, la conversion des Publicains et des pécheurs ; ce sera, à la naissance de l'Eglise, la conversion du monde grec et des païens. Ce signe intègre le rejet d'Israël et la passion de Jésus, et il retourne ces événements contre ceux qui en sont les responsables, non pour les condamner mais pour manifester auprès d'eux l'ouverture universelle de la mission et l'échec de leur incrédulité.

Le sens du signe de Jonas me paraît également mieux compatible avec un dernier emploi du nom de Jonas, dans le Nouveau Testament.

En Matthieu 16, 17-18, Jésus déclare à Pierre : « tu es heureux, Simon, fils de Jonas, car cette révélation t'est venue non de la chair et du sang, mais de mon Père qui est dans les cieux. Eh bien ! moi, je te dis : tu es Pierre et sur cette pierre, je bâtirai mon Eglise ».

Le contexte est ici celui de la confession de foi à Césarée de Philippe. Il est clair que la mention de Jonas ne renvoie pas ici à Jésus. D'autres titres possibles pour le Christ ont été passés en revue : Jean Baptiste, Elie, un des prophètes (Mt. 16, 14). Le nom de Jonas est ici rattaché à Pierre et non pas à Jésus.

Une autre mention du père de Simon existe également en Jean 1, 42 : « Tu es Simon fils de Jonas, tu t'appelleras Céphas ». Par ailleurs, les seules mentions familiales le concernant sont celles de son frère André (Mt 4, 18) et sur sa belle-mère (Marc 1, 30). Pourquoi, alors, cette étrange précision au moment où son nom est changé en Pierre ? Sans doute pour bien signifier que sa confession de foi dans le Messie est une révélation de Dieu et non œuvre « de la chair et du sang ».

Au cœur de cette mention aussi importante de la titulature messianique de Jésus, du rappel des noms prestigieux d'Elie et de Jérémie (Mt. 16, 14) et de l'annonce de la primauté de Pierre, on peut supposer vraisemblablement que la mention de Jonas, accolée à la personne de Simon est plus qu'une simple notice biographique le concernant. Comme Simon Pierre vient de reconnaître en Jésus le Messie et le Fils de Dieu, Jésus reconnaît en lui le fils de Jonas, le fils du fuyard, de l'incrédule, le fils du pécheur.

— Jonas est, en quelque sorte, la part de chair et de sang qui demeure en Pierre. Pierre recueille bien les traits de Jonas, son goût pour la fuite quand la mission devient difficile, son incrédulité face à la Parole de Dieu, et sa difficulté à comprendre l'ouverture de la mission aux païens. En ce sens, il est fils de Jonas et son aventure dans le péché a la même exemplarité que celle de Jonas dans l'infidélité et l'incrédulité.

Pierre sera une figure chrétienne du reniement et de la faute devant la mission (Mt. 26, 69-75). La mention du reniement de Pierre et de son péché se trouve ainsi insérée au cœur de son acte de foi, où, par la révélation de Dieu, Pierre reconnaît en Jésus le Messie.

— Dans la mention du fils de Jonas, sont rappelées à Pierre les limites propres du pouvoir qui lui est confié de lier ou de délier (Mt. 16, 19). Comme pour Jonas, il lui est rappelé qu'il n'a pas à user de son ministère selon ses propres catégories théologiques mais selon l'expérience qu'il a reçue du pardon de Dieu et de sa révélation. Tout comme pour Jonas, tout comme pour Pierre et pour chacun d'entre nous, le pardon de notre propre infidélité est signe de la miséricorde universelle de Dieu. Cette expérience du pardon de Dieu en chacun de nous est la limite de toute condamnation.

— Enfin, les itinéraires missionnaires de Pierre et de Jonas passent tous les deux par Joppé quand il s'agit d'ouvrir la mission aux païens... et ce dans les deux cas, malgré les réticences des messagers. C'est, en effet, à Joppé que Jonas s'est embarqué sur un navire où les marins confessaient la foi étonnante de Dieu qui règne sur toute la terre et toutes les mers au-delà du seul pays d'Israël. C'est à Joppé que Pierre rêve de « tous les quadrupèdes et les reptiles et de tous les oiseaux du ciel » (Actes 10, 12) et que la voix du Seigneur lui révèle que toutes ces créatures répandues à travers le monde sont pures (Actes 10, 15), prélude à la visite des envoyés de Corneille et à l'ouverture de la mission aux païens (Acte 10).

La figure de Jonas met à mal les désirs de sainteté et de pureté en conformité avec un idéal théologique, mais sans solidarités avec les pécheurs et l'ensemble de l'humanité. La parabole de Jonas rappelle que la conversion réelle des hommes à Dieu n'est pas le succès de leur prédication, de leur idéal théologique ou de leur idéologie de justice, mais qu'elle se reçoit dans une vérité du cœur qui s'éveille à une solidarité universelle. Alors tant qu'un seul homme manquera à cette solidarité universelle dans la reconnaissance du péché, la conversion du reste de l'humanité sera pour lui un signe, de même que la conversion de Ninive le fut pour Jonas, celle des Publicains le fut pour les Pharisiens, celle des païens le fut pour les Juifs.

Théologie de la libération

Eric Brauns

Le débat sur la ou les théologies de la libération a été bien évoqué dans beaucoup de revues.

Signe tangible que l'expérience ecclésiale d'Amérique latine nous intéresse au plus haut point.

Eric BRAUNS, professeur de philosophie et père de famille

participe activement à la réflexion engagée dans la Mission de France.

Il a travaillé pour les éditions Le Cerf et le Centurion à l'élaboration d'un volume « Théologies de la Libération ».

De plus il a traduit un des principaux ouvrages de Gustavo GUITIERREZ :

« Boire dans son propre puits ».

Voici les réflexions qu'il nous livre à la suite de ce travail.

Les lecteurs feront connaissance, dans ce même numéro, avec Michel CANDAS, prêtre du Pas-de-Calais, au Brésil depuis 1962.

Dans une plaquette fort intéressante,

il fait part de ses découvertes et nous appelle « Venez et voyez ».

Le premier chapitre de cette brochure, par ses pages jaillies du vécu,

réduit l'écart qui nous sépare de cette « hispanité

que nous avons bien du mal à comprendre », selon l'expression d'E. BRAUNS.

C'est dans un souci d'information que les Editions du Cerf et les Editions du Centurion ont publié conjointement le volume « **Théologies de la Libération** » (Documents et débats) auquel j'ai collaboré.

Il s'agit de fournir le maximum d'éléments pour un jugement nuancé et tenant compte des réalités qui sont la clef d'interprétation de cette théologie. Le dossier est riche et éclairant ; cependant, en toute initiative d'introduction aux théologies de la libéra-

tion, on se heurte très vite à des limites qui, selon ma propre expérience, sont indépassables. La solidarité entre les Eglises, l'écoute mutuelle, les témoignages fidèles permettent un certain degré de sympathie. Mais, pour comprendre au sens plénier du terme, il faut vivre du dedans la même histoire. Qui peut se prévaloir de saisir Ezéchiel sans avoir souffert d'exil ? Le lecteur doit être modeste et mesurer la distance qui le sépare des communautés d'Amérique latine.

Quelques traits des Eglises latino-américaines

Une remarque d'ensemble s'impose : les Eglises d'Amérique latine sont des Eglises de colonisation qui ont quatre siècles d'âge pour les plus anciennes. Avant 1970, qui avait vraiment conscience de l'immense Eglise peuplant ce qu'en espagnol on appelle encore « le sous-continent ». Ces jeunes communautés chrétiennes, issues d'un christianisme de la Renaissance (mais complètement étranger à la Réforme), apparaissent encore comme les dernières venues au sein de l'Eglise universelle. Elles sont comme « périphériques », un peu en marge, dépendantes. Leurs responsables sont le plus souvent formés en Europe, leurs évêques portent des noms étrangers et sont issus des vagues d'émigrants qui ont peuplé ce cône Sud, en particulier au 19^e siècle. Et voilà que par la conjonction de plusieurs facteurs que nous allons énumérer, ces ouvriers de la onzième heure prennent la parole sans timidité et se mettent à dire dans leur propre langue les merveilles de Dieu. Medellín et Puebla parlent de « l'irruption des pauvres dans l'histoire d'Amérique latine ». D'où vient ce surgissement et ce que partiellement nous en percevons dans les théologies de la libération ?

Ce qui frappe le plus d'abord dans cette conjoncture, c'est la situation de dépendance effroyable, économique et politique, de ces peuples à l'égard des Etats-Unis. La crise aggrave sans cesse la condition des satellites. Une minorité de privilégiés béné-

ficie de la domination et se charge de faire régner l'ordre alors que la misère du plus grand nombre s'accroît. Parler de « disparité », de « contradiction » ou d'« inégalité », c'est toujours rester en deçà de ce fossé qui ne cesse de se creuser. Cette « bourgeoisie » (le mot est inadéquat) a tendance à s'éloigner de l'Eglise depuis le Concile de Vatican II, depuis qu'un renouveau de la prédication insiste sur le lien entre Evangile et justice. Comme au Guatemala, les nantis auraient plutôt tendance à passer aux églises américaines ou aux sectes largement subventionnées parfois. Le clergé semble très partagé entre ceux qui demeurent étrangers aux masses et s'allient aux oligarchies et ceux qui se compromettent jusqu'au martyre avec les pauvres. Cette coupure ne recouvre pas la différence du clergé étranger et du clergé autochtone. Enfin, et surtout, le peuple immense et souffrant vit son drame dans la foi qu'il a reçue. La religion de mission, plus ou moins bien indigénisée, le christianisme populaire des sanctuaires et des pèlerinages, sont l'unique culture et donc l'unique recours des pauvres à la recherche d'un avenir, d'un espoir, d'un exode possible. Le peuple relit sa servitude dans ce qu'il a entendu de la Bible. L'Evangile est resté vivant dans la coutume et le folklore : il ranime ceux à qui il était destiné par prédilection : les pauvres d'Amérique latine vivent quelque chose d'analogue au sursaut des paysans de l'Europe centrale au

temps de la Guerre des Paysans, ou au long combat des noirs américains pour leur affranchissement. La Bible parle à ceux qui sont réduits en servitude et elle les fait parler à leur tour du salut avec une ferveur et une vérité qui rend leur témoignage parfois difficile à entendre dans l'Eglise.

Un regret que l'on peut formuler : au lieu d'écouter avant tout la foi évangélique, on semble surtout préoccupé du risque de désunion de l'Eglise, de production réglée de la théologie, de privilège du magistère. Certes, il faut une réception de cette expérience de foi et, jamais, accueillir n'a signifié consentir à n'importe quoi. Mais pourquoi l'institution serait-elle à jamais prisonnière de la hantise de ses fractures ? L'identification du peuple chrétien latino-américain avec les Hébreux de l'Exode a des limites : ce peuple n'a pas de Moïse parce qu'il est disciple du Christ ressuscité et, en outre, il est confronté à un Aaron inquiet et rigide.

Les véritables obstacles à une reconnaissance des théologies d'Amérique latine ne sont pas là mais plutôt dans tout ce qui fait la distance, l'écart séparant notre situation et la leur. Tenons compte déjà, plus que de la difficulté de la langue, de la rencontre d'une hispanité que nous avons bien du mal à comprendre. A fortiori lorsqu'elle se développe et s'entremêle, au contact de cultures indigènes, avec des racines que nous ignorons parce qu'elles n'ont plus rien à voir avec la latinité méditerranéenne. Mesurons le degré de la violence ouverte où sont plongés nos frères ainsi que la réalité quotidienne du martyre dont nous n'avons pas idée. Je crois aussi que nous sommes très éloignés de cette atmosphère de chrétienté diffuse où la vie sociale entière est marquée par des symboles, un imaginaire, capables de provoquer soudain des effets inattendus.

Un. Esprit de liberté

Toutes ces distances, je les ai éprouvées en traduisant le livre de Gustavo Gutierrez qui paraît sous le titre : « **La Libération par la foi** » (Edition du Cerf). Pourquoi ce titre

en français ? Il ne s'agissait pas bien sûr de jeter le discrédit sur les œuvres dans une opposition ancienne entre la foi et les œuvres. La pointe du livre, c'est l'affirmation

(1) Les reproches de contagion marxiste se font plus discrets. En effet, n'est-il pas à la fois ridicule et monstrueux d'accuser de marxisme des chrétiens dont la grande majorité ne savent pas lire et dont la culture orale est tout entière biblique ? Le procédé, pour

commode qu'il soit, n'en reste pas moins malhonnête et indécent. Il est vrai que l'on peut soupçonner par exemple l'indigence théologique de François d'Assise et vitupérer le pélagianisme dans tout refus de la misère.

que les chrétiens d'Amérique latine n'ont pas besoin d'aller chercher ailleurs que dans la foi la voie de leur libération (1). Le titre original est ; « **Boire dans son propre puits** » (dans l'itinéraire spirituel d'un peuple). La citation est reprise de Bernard de Clairvaux qui s'inspire du Livre des Proverbes (Prov. 5, 15). L'idée est que la vie spirituelle n'existe pas par procuration : chacun doit recommencer à ses frais l'itinéraire spirituel, chercher son aliment dans sa propre rencontre de Dieu. Nul ne puisera dans le puits d'un autre : on se désaltèrera de l'eau vive de sa propre citerne, de sa propre foi. Le « puits » des communautés de base en Amérique latine n'est rien d'autre que leur découverte du Ressuscité au milieu de leur souffrance.

Le plan du livre consiste en trois parties. Dans la première est décrite la situation globale : comment des hommes peuvent-ils se trouver en exil dans leur propre pays du fait des puissants qui les ont chassés de leur terre et leur ont rendu la vie insupportable ? La deuxième partie, exégétique et théologique, établit ce qu'est une spiritualité chrétienne, ce qui la constitue. Et la troisième partie décrit la spiritualité originale qui fleurit au cœur de l'exil à partir d'une moisson de lettres, témoignages, poèmes, déclarations, homélies qui nous ouvrent à des richesses que nous ne soupçonnons pas.

Parmi beaucoup d'aspects qui m'ont paru importants, je détache les quatre suivants, à la fois classiques et repris dans une perspective toute neuve. D'abord, G. Gutierrez insiste sur le fait que toute théologie décou-

le d'une spiritualité et non l'inverse. La spiritualité n'est pas l'appendice pratique d'une construction rationnelle de la foi, mais c'est plutôt à la suite de la prière que l'intelligence se met au travail. Voilà ce que la tradition atteste et qui nous permet de couper court à une manière de penser (un peu simpliste) la théologie comme surgissant immédiatement d'une expérience. Aucun vécu n'est spontanément théologique. **L'expérience doit se structurer en une spiritualité pour ensuite donner lieu à une théologie.** C'est la diversité des spiritualités qui rend compte de la variété des théologies : « Une spiritualité déterminée représente toujours une réorganisation des lignes de forces de la vie chrétienne à partir d'une intuition originaire. Intuition des grands spirituels qui répond aux nécessités et aux exigences de leur temps. Toute spiritualité est une voie proposée en vue d'un meilleur service de Dieu et du prochain : liberté pour aimer. Ce qui fait la différence entre une spiritualité et une autre, ce ne sont pas ces lignes de forces qui sont normalement pareilles, mais bien l'ordonnance nouvelle que l'on établit entre elles, la façon d'en faire la synthèse » (p. 107).

On ne peut pas dire que le terme de « spiritualité » ait une bonne presse parmi nous. Le prestige de la raison est trop grand. Au cœur de son ouvrage, G. Gutierrez explore ce que veut dire l'expression de Paul « vivre selon l'Esprit » et que traduit ce qu'au 17^e siècle on entend par « spiritualité ». L'explication lui permet de mettre au clair les significations des grands concepts pauliniens, chair - esprit - corps, en écartant les caricatures spiritualistes. Les grands té-

moins spirituels complètent et attestent l'épure dessinée.

En troisième lieu, on sera sensible à ce qui est dit au sujet du *kairos*, mot quasi intraduisible du Nouveau Testament. Ce qui distingue totalement l'écoulement indifférencié du temps du cours de l'histoire humaine, c'est que cette dernière est entrecoupée d'occasions particulières, d'instantes privilégiées qui changent tout. L'Amérique latine vit un de ces moments propices, un temps favorable, un « *kairos* », où le Christ vivant est si proche que l'on ne peut remettre à plus tard la décision à son égard. Les apôtres eux-mêmes se souvenaient de l'heure à laquelle ils avaient rencontré Jésus. L'heure est venue pour ces communautés, le tournant décisif : il n'y a pas d'accommodement possible, on est obligé de prendre parti pour la vie ou pour la mort. On comprend que G. Gutierrez tient ce langage sur l'histoire à partir de sa foi chrétienne et non pas à la suite d'une sollicitation des sciences humaines. Sa réflexion sur la proximité du Christ et sur l'imminence d'une décision nous éloigne complètement de certaines plates variations sur la « crise ».

Je retiens enfin la façon dont le livre souligne l'essence itinérante de la spiritualité chrétienne. La communauté des premiers temps s'est elle-même dénommée la Voie (*Hodos*) en réponse aux adversaires qui la désignaient comme une secte et en fidélité à son Maître qui s'est appelé lui-même « la Voie, la Vérité, la Vie ». On a affaire à bien plus qu'une image : la question de la voie, du chemin, est en jeu dès le Psaume 1. L'Exode est une réflexion sur la Voie, l'as-

ension, la traversée, le déplacement. La route est une des structures de pensée de Thérèse d'Avila et Jean de la Croix nous offre ce paradoxe d'une Montée du Carmel dans laquelle, près du but, le sentier n'existe plus tracé d'avance. Le christianisme n'est ni une doctrine que l'on approfondit, ni une ascèse parfaitement échelonnée que l'on parcourt. Le rapport à Dieu n'est pas une vision immobile, un face à face extérieur, mais un passage, une Pâque. La sève traditionnelle de cette position est abondante. Il faut avoir longtemps et en tous sens pérégriné en Dieu pour le connaître et savoir qui nous sommes. « L'existence humaine est un parcours confronté à l'option pour la mort ou pour la vie ». Dans un passage souvent cité, le Deutéronome énonce en toute clarté cette proposition : « Vois, je mets aujourd'hui devant toi la vie et le bonheur, la mort et le malheur » (Dt 30, 15). Paul reprend à son compte ce jugement, le renforce vigoureusement et en fait le pivot de la spiritualité chrétienne. Cheminer selon l'Esprit, c'est repousser la mort (l'égoïsme, le mépris des autres, la convoitise, l'idolâtrie) et choisir la vie (l'amour, la paix, la justice). Renoncer à la chair et vivre selon l'Esprit, c'est être disponible à Dieu et aux autres. Cette démarche s'entreprind avec la conviction que les forces de la mort n'ont pas le dernier mot de l'histoire, car nous savons que « en tout cela, nous sommes plus que vainqueurs par Celui qui nous a aimés » (Rom 8, 37). En sorte que rien ni personne « ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu manifesté en Jésus Christ notre Seigneur » (V. 39).

Ce que nous avons vécu et découvert en Amérique Latine

Michel CANDAS

Je voudrais lancer ici un appel fraternel à ceux qui en Europe (par exemple à la Curie romaine), sont « inquiets », « croient percevoir » de graves déviations dans la théologie de la Libération, ou même veulent la condamner (encouragés en cela par de multiples forces occultes dont on devine facilement l'origine et les motivations...), et je leur dis « VENEZ ET VOYEZ », venez passer six mois, un an, ici sur place, avec les communautés ecclésiales de base ; après avoir participé à la vie de ces CEB, alors vous pourrez parler. Car vous direz ce que vous avez vu et entendu.

Nos grands théologiens de la Libération n'ont rien inventé à partir de leurs idées ; ils vivent en contact étroit avec la base ; et ce qu'ils disent ou écrivent n'est qu'une réflexion à partir de la foi, de la Bible, de la Tradition, sur les pratiques évangéliques concrètes des pauvres en Amérique Latine.

La vie des peuples avec qui nous vivons

Quand on arrive de France pour aller au Brésil (et y rester), on passe un peu d'une planète à une autre !

Au Brésil, on trouve (en gros) un peuple :

- **jeune**, pas seulement par la composition de la population, ni par le nombre d'enfants dans chaque famille, mais par la mentalité.
- **accueillant**. Mgr Illitch disait : « L'Amérique Latine est la grande métisse ».

accueillant pas seulement envers les personnes (grande facilité d'héberger un étranger, de le dépanner, souci des plus pauvres : facilité de donner l'aumône à un estropié, aveugle, mendiant...) mais aussi par rapport aux courants d'idée différents : idéologie, religions, sectes classiques ou ésotériques, etc.

- **fraternel** : malgré les différences de couleur et même de classe sociale, il y a une grande disposition à la solidarité, à la compréhension mutuelle, à l'écoute de l'autre, au dialogue (Réserve : ceci bien sûr est d'autant plus accentué qu'il s'agit des plus pauvres).

- **un peuple où l'enfant est roi** : pas de méthodes répressives, l'enfant est attendu, désiré, aimé, valorisé, il a sa place, il est élevé sans barrières ni interdits, ni tabous.

- **un peuple marqué profondément par l'esprit communautaire** ; certes il y a une certaine connotation « grégaire », sans doute héritage du sang indien : celui qui s'isole est menacé par les dangers de toutes sortes qui existent dans la nature (serpents, tigres, bêtes féroces, etc.). Nous avons tous besoin les uns des autres (coutume aujourd'hui de marcher « en file indienne » : celui qui « ouvre le chemin » assure la sécurité des plus faibles qui marchent derrière).

Mais cette disposition « grégaire » n'est pas, à mon avis, négative, elle est l'ouverture, la fondation, la « pierre fondamentale », à partir de laquelle se construit, se consolide, un véritable esprit communautaire plus conscient, plus organisé, plus exigeant. Par exemple : la facilité pour les paysans à travailler **en mutirao**, groupe de 10, 12 ou 15 qui acceptent d'aller tous ensemble dans les champs de l'un, puis dans ceux de l'autre, en mettant en commun la nourriture, en continuant de cultiver le champ du compagnon qui tombe malade, etc.

- **Un peuple remarquable par sa créativité** : peut-être parce que « derrière » lui, il n'y a pas le poids de tout un passé, tout est « devant ». Créativité qui se manifeste de multiples façons au niveau des pauvres : par exemple, ils savent organiser, ou plutôt improviser une petite fête, avec un minimum de temps et un minimum de moyens. Ils savent faire face à des situations complètement imprévues et inédites, et pourtant trouver ensemble des solutions très ingénieuses, réparer un moteur, passer une rivière, transporter un blessé, faire une atelle en brousse en cas de fracture, etc.

- **Un peuple toujours festif**. « Ils ont le rythme dans le sang ! » Tout commence, et tout se termine par la fête... Tout est prétexte à la fête, même les réunions politiques ! La fête est un peu comme la projection dans le présent d'un rêve collectif, d'une grande utopie mobilisatrice : le rêve, l'utopie, d'un monde différent, où toutes les différences seront abolies : races, couleurs,

sexes, religions, classes sociales ; où l'injustice, l'esclavage, les discriminations, la souffrance, et même la mort, seront enfin vaincus, définitivement : voilà le sens profond, à mon avis, et le grand « message » que nous donne périodiquement le carnaval. Par la fête, les pauvres donnent une réponse constante à cette lancinante question de la misère, de l'oppression, de la marginalisation : à quoi sert ma vie au milieu de tout ça ? N'y a-t-il aucune perspective d'espérance, alors que je suis « immergé » dans cet océan mort ?

La fête, pour les pauvres, est très importante pour cela : c'est une forme de résistance active, c'est un cri, un grand cri de vitalité, de Foi en la vie « malgré tout », c'est un rêve éveillé, mais un rêve qui révèle une Espérance invincible.

• **Un peuple « tellurique ».** On sent une communion profonde, latente, entre l'homme et la terre, entre l'homme et la nature. Il y a comme une complicité entre eux, un amour caché, une tendresse inavouée.

La nature (par exemple un coucher de soleil, la beauté d'un paysage, etc.) n'est pas quelque chose d'extérieur à soi, comme si c'était un spectacle et nous les spectateurs : c'est une réalité enveloppante dans laquelle nous sommes tous plongés, c'est un grand « tout » dans lequel chacun de nous est une petite partie. En ce sens, certains romans (par exemple Graciliano Ramos, Guimarães Rosa, Jorge Amado, José Lins do Rego, etc.) et certains films, sont révélateurs de cette tendance.

• **Un peuple pragmatique :** c'est-à-dire qui ne s'embarrasse pas trop de préjugés ou de « partis pris » idéologiques, mais qui donne la préférence au vécu, à l'expérience. La « pratique » est première, et non la « théorie ». En arrivant d'un pays comme la France où beaucoup de divisions desséchantes et sectaires prennent leur racine dans des idéologies opposées, on se sent comme libéré, on « respire » ! En ce sens, le brésilien est moins intellectuel, moins cartésien, grâce à Deus, il est plus « humain » ! Ici on ne part pas en guerre contre des moulins à vent ! on ne pèse pas des œufs de mouches avec des balances en toiles d'araignée...

• **Un peuple qui donne la preuve d'esprit de lutte.** On a beaucoup insisté sur le « fatalisme » des gens en Amérique Latine : en fait, il est vrai qu'historiquement, le cri de révolte des indiens en voie d'asservissement, ou des nègres soumis à la pire des déchéances et à l'esclavage, a été presque toujours étouffé par les détenteurs du pouvoir ou des privilèges — ou encore, que ce cri a, la plupart du temps, été caché par les manuels scolaires et par la littérature officielle... Aujourd'hui, et en particulier depuis 5 ou 6 ans, nous assistons à l'émergence de mouvements très intéressants, qui ne sont au fond que la partie (enfin rendue visible) de l'iceberg caché

depuis des siècles : le mouvement de la « conscience nègre », et celui de la « conscience indienne ».

L'Histoire du Brésil est émaillée de nombreux faits de résistance active et de lutte, de la part des esclaves africains et des indiens — comme les quilombos, la lutte des indiens Ajuricaba, Sepé Tiajaru — mais cette véritable Histoire « n'a jamais été contée », elle a été occultée...

Outre ces mouvements de « conscience nègre » et de « conscience indienne », il y a actuellement, du Nord au Sud du Brésil, un terrain brûlant de lutte pour la dignité et la survie de millions de petits paysans : la lutte pour la terre. Il est certain que l'on assiste, ces derniers temps, à une nette croissance en conscientisation et en organisation : le point de départ n'est jamais la haine, ni l'envie d'imiter les riches, mais la découverte d'une injustice institutionnalisée non seulement aux yeux de Droits de l'Homme les plus élémentaires, mais aussi par rapport aux lois officielles inscrites dans la Constitution du pays — en particulier dans le « Statut de la Terre », qui est très souvent bafoué. Beaucoup de lavradores — hommes et femmes — ont déjà donné leur vie, versé leur sang, dans le cadre des Syndicats Ruraux, ou sur place lorsqu'ils restent fermes pour résister aux « grileiros » ou aux « pistoleiros » sur la terre où eux-mêmes, leurs parents et ancêtres, ont vécu et versé leur sueur...

* Un peuple écrasé par la faim, le manque d'assistance médicale, les maladies, l'isolement, le manque d'écoles, les nombreuses injustices du « système », la « marginalisation », et pourtant incroyablement Joyeux malgré tout. En général, on ne dramatise pas les choses, on a l'habitude de « relativiser »...

* Un peuple plein de vitalité : au Brésil, on sait vivre ! et on sait mourir, aussi. La vie est toujours acceptée avec joie, elle est respectée (je parle des pauvres) : par exemple, on n'achève jamais un animal qui va mourir, pour abréger ses souffrances... La mort aussi est reçue avec simplicité, et vécue paisiblement. Un homme de 100 ans, 4 mois, et quelques jours, « sentant sa fin prochaine, fit venir ses enfants », les réunit autour de lui et leur déclara : « Je vais partir. Le moment est arrivé. C'est l'héritage que j'ai reçu. Avant de mourir, je veux vous demander pardon ». Tous se récrièrent : « Non, c'est toi qui doit nous pardonner ». « Bien, je vous pardonne : et vous, pardonnez-moi aussi »... Il demanda que l'on prie un peu pour lui après sa mort, et alors, dans une grande sérénité, presque avec joie, il laissa ce monde.

* Un peuple profondément et « naturellement » religieux. Au niveau des classes privilégiées, il y a pas mal d'anticléricalisme. Mais la grande masse du peuple brésilien vit quotidiennement en référence avec DIEU et en familiarité avec les saints.

Bien sûr, beaucoup de religiosité populaire (il faudrait prendre du temps pour analyser le phénomène), mais surtout, et de plus en plus, un grand amour pour la Parole de Dieu.

Il y a aussi ce que j'appellerais une « force de pesanteur » catholique, un « atavisme » catholique, et ceci malgré les efforts considérables et les résultats spectaculaires des sectes.

La vie de l'Eglise (avec laquelle nous vivons)

Ce qui frappe en premier lieu, ce sont les situations dramatiques auxquelles elle est confrontée, le courage et la lucidité avec lesquels elle se situe au milieu des conflits, et aussi les critiques, les persécutions (directes ou larvées) qui cherchent en vain à empêcher son engagement au service des Droits de l'Homme, au nom de l'Évangile.

Ce qui frappe aussi, c'est, malgré la diversité des problèmes, des situations, et l'immensité du territoire, une excellente **articulation** à l'intérieur de l'Église. Il y a, au niveau de l'Épiscopat, un réseau serré de services, de coordinations, et de réflexions, grâce aux Commissions spécialisées de la CNBB.

Il y a, à la base, un tissu très dense de CEB'S (Communautés Ecclésiales de Base) elles-mêmes toujours en étroite union avec les Paroisses et les Diocèses. Il y a, d'ailleurs, dans la plupart des Diocèses, une « Equipe diocésaine (permanente) de Coordination des CEB'S » — et au niveau national, des rencontres inter-diocésaines des CEB'S.

On peut dire qu'ainsi, il y a une « descente » et une « remontée » permanentes : descente de la Hiérarchie vers la base, et remontée de la base vers la Hiérarchie (un petit exemple de cela : le « campagne de la Fraternité », où l'échange est continu du haut en bas de l'Église, si je puis m'exprimer ainsi).

Ce qui est très intéressant également, c'est le mode de fonctionnement de la C.P.T. (Commission Pastorale de la Terre), du CIM (Commission indigéniste Missionnaire) et d'autres organismes similaires, où la Hiérarchie respecte pleinement l'autonomie des équipes responsables, tout en leur donnant une entière couverture, en particulier au moment des critiques ou des persécutions.

J'en viens à mon expérience personnelle, qui s'inscrit dans ce grand contexte brésilien et latino-américain. Depuis 22 ans, j'ai la chance énorme et la joie de voir peu à peu se dessiner le visage radicalement nouveau de l'Eglise qui, paradoxalement, retrouve la véritable fidélité à ses sources.

Cela marquera ma vie jusqu'au bout, car c'est un phénomène général mais que nous avons nous-mêmes, à Sao Luis, à Pirapemas, à Miranda, etc. vécu concrètement dans l'espace et le temps : **une nouvelle manière « d'être Eglise » est en train de naître au Brésil**, une nouvelle manière d'être Eglise, d'être en Eglise, de vivre en Eglise.

Je sais que cette expression a été l'occasion de bien des critiques, mais je l'affirme avec toute ma conviction de baptisé et de prêtre **Une Eglise nouvelle est en train de naître à la base au Brésil, à partir de l'Esprit, et toujours en lien avec l'Eglise universelle.** Et je vais essayer de le montrer un peu, bien que ce soit très difficile avec des mots : pour saisir ce phénomène extraordinaire, il faudrait pouvoir vivre au milieu des pauvres, à l'intérieur d'une Communauté ecclésiale de Base, et pas seulement y passer en touriste.

Les célébrations se font toujours **à partir de la Parole de Dieu, et à partir de la vie.** Il y a un enrichissement continu de l'une par l'autre, et la saveur d'un perpétuel renouveau : c'est pour ça que nos célébrations **ne sont jamais répétitives.**

Il y a toujours, dans une véritable CEB (Communauté ecclésiale de Base), cette trilogie : Christ hier, Christ aujourd'hui, Christ demain. Et c'est même, il me semble, le test pour reconnaître s'il s'agit ou non d'une **vraie CEB.**

* On médite ensemble, on « savoure » les merveilles que Dieu a réalisées **hier** au milieu de son Peuple: l'Ancien Testament, cette « longue marche » vers la libération intégrale (matérielle et spirituelle) mise en route par le Christ... les paroles, les attitudes du Christ, surtout son action et sa tendresse envers les plus pauvres (matériellement, spirituellement...) toute l'histoire de l'Eglise, en commençant par les Actes des Apôtres, et en découvrant une grande continuité à travers les témoins qui, au cours des siècles, ont prouvé la force de l'Evangile en donnant leur vie pour un monde nouveau, pour « Le Royaume »...

* Ensuite, dans toute vraie CEB, on **actualise** : Le Seigneur présent et agissant **hier** dans son Peuple, il est présent et agissant **aujourd'hui.** Nous n'avons pas le droit de simplement nous rappeler ce qui a eu lieu dans le passé. Le Christ qui a parlé, qui a agi hier, surtout en faveur des plus petits, veut continuer aujourd'hui à parler et à agir. C'est pour cela qu'il nous appelle.

Le Peuple en marche de l'Ancien Testament, c'est nous. La Communauté des premiers Chrétiens des Actes des Apôtres, c'est nous.

Il y a une grande **continuité**. Pour que le Christ puisse **continuer à parler**, il faut que l'Eglise (c'est-à-dire nous, le Peuple de Dieu) continue à assurer son rôle prophétique : dénoncer, annoncer. Pour que le Christ **continue à agir**, il faut que l'Eglise (c'est-à-dire nous, le Peuple de Dieu) continue à se mettre en attitude de **SERVICE** servir les autres, mais surtout ceux qui souffrent le plus aujourd'hui. Or, où sont les pauvres aujourd'hui, au Brésil ? Notre réalité est tellement conflictuelle, notre situation est tellement dramatique, que pour toute personne honnête, la réponse va de soi ! La masse des paysans sont persécutés, marginalisés, souvent même assassinés... Pour les indiens qui ont réussi à survivre, c'est pareil. Les habitants des énormes Favelas qui ceinturent les grands centres urbains, vivent la même situation... Et s'il y a des opprimés, c'est donc qu'il y a des oppresseurs.

Le dire, c'est le reconnaître, en tenir compte pour **actualiser** l'Evangile, est-ce utiliser un schéma marxiste de lutte des classes ? Lorsque les pauvres, réunis en CEB, savourent la Parole de Dieu dans leur vie concrète **d'aujourd'hui**, et découvrent qu'elle constitue pour eux une **Force** et un **Appel** pour construire ensemble un monde nouveau, un monde qui soit plus semblable au Plan de Dieu, lorsque les Pauvres au nom de l'Evangile s'unissent et s'organisent pour une **libération intégrale** de leurs frères, qui donc aurait le courage de les accuser de réduction de la Foi », ou de « réduction du Christianisme » à une lutte purement socio-politico-économique ?

Car précisément, ce qui frappe beaucoup dans les CEB, c'est cet aspect **d'intégration**, dans la conscience des chrétiens et dans l'action communautaire, de toutes les composantes du message évangélique. J'espère y revenir plus loin.

• Enfin, il y a une grande utopie, une mystique, une grande vision, un grand rêve, qui guide la véritable CEB (Christ demain). Le Peuple de Dieu a été appelé pour « **marcher vers** »... Il faut « **se libérer de** », mais surtout il faut « **se libérer pour** »... S'il n'y avait pas la 2^e partie, la première serait une tragique illusion.

Le Peuple de Dieu réuni en CEB sait **vers quoi** il marche, parce qu'il sait **vers qui**. Les opprimés d'aujourd'hui ne veulent pas devenir les oppresseurs de demain !

Si ce monde d'aujourd'hui est « inhumain et anti-évangélique », comme l'a dit Puebla et l'ont répété tant d'Evêques de la CNBB, à quoi cela servirait-il de tout bouleverser, pour recommencer tout après ?

Cette habitude exigeante de la « Révision » à partir des valeurs évangéliques, il faudra la poursuivre jusqu'au bout. Révision qui se pratique régulièrement dans toute CEB, révision qui passe au crible à commencer par nous-mêmes : nos propres actions et réactions, nos comportements, nos préjugés parfois inconscients, nos véritables motivations. Révision par laquelle grandit et s'affine en chacun une véritable « conscience critique » vis-à-vis de soi-même et du monde dans lequel on vit. On a tellement martelé pendant des siècles, par exemple : que le paysan était un minuscule, que le noir (esclave) était un être inférieur, il y a eu, même, des théologiens pour s'interroger si les indiens avaient une âme ! Aujourd'hui, par toute la propagande officielle, le Régime martelle les idées-forces de la Doctrine néo-fasciste de la fameuse « Doctrine de la Sécurité Nationale »...

C'est pourquoi, en réalisant peu à peu cette « conscience critique dans la vie de chacun, les CEB ajoutent au « Cristo Ja » (le Christ déjà présent et agissant au milieu de nous) le « **CHRISTO AINDA NAO** » (Le Christ qui n'est pas encore), indiquent une direction jamais atteinte complètement, maintiennent une tension vers la Parousie, vers le Royaume définitif, vers une absolue nouveauté... Mais en même temps, cette conscience critique aide chacun à découvrir, chaque jour, les « petits pas » qu'il peut et doit faire, pour se rapprocher du « Cristo ainda nao » : A quoi servirait-il, par exemple, que je lutte avec le Syndicat pour défendre mes frères paysans, opprimés par un système agraire féodal, si moi-même dans mon foyer je continue à regarder ma femme comme une inférieure (moi je suis un « macho ») et à la traiter en esclave ? Faire la vaisselle, soigner les gosses, nettoyer la maison, ça jamais ! Moi je suis un homme ! Je ne vais tout de même pas m'abaisser à faire tout ça. C'est l'affaire des femmes.

Et voilà justement ce qui m'a beaucoup marqué en vivant avec les CEB — ce qui, même, a changé beaucoup ma « façon d'être prêtre » : une nouvelle société, de nouvelles relations entre les hommes, une « manière nouvelle d'être en relation avec les autres » apparaissent dans les CEB, par les CEB... Et cela constitue à mon avis le phénomène fondamental aujourd'hui :

Les CEB sont une semence dans la société — et aussi les CEB, tout en étant Eglise, sont en même temps une semence dans l'Eglise !

Dynamisme irréversible ! C'est l'Esprit-Saint qui, peu à peu, fait germer des semences pour une société nouvelle, c'est l'Esprit-Saint qui peu à peu fait germer des semences pour une Eglise nouvelle. Toujours la même et pourtant radicalement « autre », un peu comme l'adulte est toujours la même personne, et pourtant radicalement « autre » que lorsqu'il était enfant.

La CEB présente un nouveau visage de l'Eglise — et ce visage d'ailleurs est tellement nouveau (tout en étant un vrai retour aux sources) que certains la rejettent comme manifestation de

« subversion ». Mais, en fait, c'est vrai : si cet « ordre » officiel est en fait un désordre établi dans des structures évangéliquement injustes, alors oui, c'est normal que ce nouveau visage de l'Eglise soit pour eux une subversion.

Quant à la masse des pauvres, on peut dire que dans toute l'Amérique latine, ils accueillent ce nouveau visage de l'Eglise avec une joie profonde, comme un précieux trésor qui était caché depuis longtemps, et qu'ils ont enfin découvert. Je crois que l'on peut parler, en ce qui les concerne, d'une véritable « Révélation », au sens fort d'un voile qui se déchire, avec une vie nouvelle qui commence, qui donne un sens à leurs souffrances, à leurs luttes, qui donne une perspective à leur destinée, et qui leur communique surtout la Force invincible de l'Espérance.

Dans une véritable CEB, il n'y a plus de barrière : d'un côté, ceux qui ont, et de l'autre ceux qui n'ont pas. D'un côté, ceux qui savent, et de l'autre, ceux qui ne savent pas. D'un côté, ceux qui peuvent, et de l'autre, ceux qui ne peuvent pas. **Tout est partagé, tout est mis en commun, tout est au service de la communauté** : le travail des champs (mutirao), la pêche, le cassage des noix babaçu, la nourriture, le souci des malades, l'aide aux vieillards ou aux infirmes, la lutte pour la santé, la lutte pour l'école (car les villages ou les quartiers pauvres sont très souvent abandonnés, mais alors la communauté s'organise elle-même), la lutte pour la terre, les responsabilités syndicales, la lecture et la méditation de la Parole de Dieu, les chants, la catéchèse, la préparation de l'Eucharistie quand il y a un prêtre, la préparation des Célébrations, la préparation des sacrements (baptême, mariage, etc.).

Il faut reconnaître que, dans un passé relativement récent, l'Evêque et même le prêtre, faisaient partie (même parfois inconsciemment) de cette petite partie de la société qui était complètement distincte et éloignée de l'autre partie, très grande : ils avaient une vie relativement aisée, parfois ils possédaient des terres ou des troupeaux, ils avaient une bonne culture, des diplômes, ils savaient faire des discours. Et puis, ils détenaient une partie du pouvoir, pouvoir spirituel peut-être, mais pour cela ils étaient à la fois courtisés par les hommes de l'argent ou de la politique, et en même temps sollicités par les pauvres pour obtenir une charge publique, un avantage matériel, un avancement...

A cause de tout cela, qu'ils le veuillent ou non, ils donnaient une certaine image de l'Eglise. Et même, au fond, l'Eglise c'était eux ! **L'Eglise, c'était la hiérarchie.** Il ne serait jamais venu à l'esprit de personne que l'Eglise pouvait être « le Peuple de Dieu », que l'Eglise pouvait être une communauté fraternelle, où le Christ serait l'unique chef, l'Esprit-Saint l'unique lien, et où l'autorité serait exercée uniquement comme un service, non comme un privilège.

Aujourd'hui, cette apparence pyramidale de l'Eglise est en train de disparaître — grâce à

Dieu — pour faire place à une grande famille où chacun est différent, mais justement afin de compléter l'autre. Nous méditons très souvent le passage de St Paul où il parle des charismes.

La tentation du cléricisme, qui a tant fait de mal dans le passé, car elle a gravement déformé le visage de l'Eglise de Jésus-Christ, est radicalement rejetée : **le prêtre comme l'Evêque retrouvent grâce à cela leur véritable place, leur véritable mission.** Il n'y a plus de terreur sacrée devant eux, il n'y a plus d'adulation ni de faux respect, mais une attitude empreinte d'amitié sincère, de familiarité affectueuse, et la joie d'être ensemble, de vivre ensemble, de prier, de chercher et d'agir ensemble.

Pas de supériorité de la part des uns ou des autres. Pas d'enseignants et pas d'enseignés. Tous sont élèves et tous sont maîtres. Car un seul est le Maître, l'Esprit qui parle à partir de la réalité et par la bouche des pauvres. Combien de fois, par exemple, moi, prêtre, j'ai reçu non seulement des exemples de vie donnée, de désintéressement, de sacrifice, mais aussi des enseignements merveilleux d'une densité incroyable, de la part de pauvres paysans analphabètes, qui n'avaient eu pour unique école que les champs où depuis toujours ils avaient versé leur sueur « de sol à sol » (du soleil levant au soleil couchant)...

Oui, les CEB m'ont aidé à approfondir et à purifier mon sacerdoce. Grâce à elles, j'ai mieux découvert ce qui constitue le « noyau central » du sacerdoce :

• Le prêtre est celui qui « fait émerger » la communauté (car le Seigneur nous précède, il y a des pierres d'attente) qui anime la communauté, la fortifie, l'aide à réfléchir, la questionne au nom de l'Evangile et à partir de ce que les gens vivent, les aide, en regardant avec un peu de recul (ceux qui sont immergés) à découvrir s'il n'y a pas de déviation : par exemple vers un accent exagéré donné au spirituel désincarné de la réalité — ou vers un accent exagéré donné à la lutte pour un monde meilleur mais en oubliant le Plan de Dieu comme « paramètre »...

• Le prêtre est l'homme de l'universel : qui a la mission propre de relier les petites communautés entre elles, et aussi l'ensemble des communautés avec la grande communauté universelle qui est l'Eglise. Si ce travail n'était pas fait, chaque communauté peu à peu deviendrait une « secte ». Il faut qu'il y ait une grande variété de nervures, de vertèbres, d'organes, d'ossements, de veines et d'artères de toutes sortes, mais il faut que tout cela soit relié organiquement pour qu'il y ait un corps vivant. La force des communautés, c'est qu'elles sont « de base », mais leur vie, c'est qu'elles sont « ecclésiales ».

Donc je remercie les CEB parce qu'elles m'ont bousculé et m'ont obligé à découvrir mon identité : homme de la Communauté, homme de l'universel.

J'aimerais encore dire ceci : on juge l'arbre à ses fruits. Si la CEB n'était pas une vitalité nouvelle pour l'Eglise en Amérique latine, si l'Evangile n'était pas vécu par les pauvres comme une expérience de libération intégrale, il n'y aurait pas ce renouveau, cet essor en quantité et en qualité, des **vocations sacerdotales**.

Dans mon Diocèse de Coroaia, par exemple, nous étions 12 prêtres (pour 500 000 habitants ?). Mais l'an dernier, un jeune de notre région a été ordonné prêtre (Raimundo Baiano), un autre va l'être dans les prochains mois (Caetano), deux autres jeunes (Josias et Pedro-Paulo) se préparent au sacerdoce. Josias (24 ans) est originaire d'un village de l'intérieur de Pirapemas. Je le connais bien, j'ai suivi toute son évolution : on peut dire que le terreau fertile de sa vocation a été, et continue à être sa **Communauté** de Paritório (l'une des premières qui est née à Pirapemas). Josias continue à être soutenu, orienté, **questionné** par sa Communauté. « Tu es du peuple, tu es l'un de nous, tu es né dans une famille pauvre. Attention, il y a le danger que tu deviennes un prêtre riche. Peut-être pas par l'argent, mais par la mentalité. Attention, ta « culture » ne doit pas te couper du peuple. N'oublie pas tes racines. Attention, pendant tes congés, tu voyages de trop. Tu dois rester davantage au milieu de nous, participant aux travaux, aux activités de la Communauté. Ce n'est pas parce que nous avons besoin de toi, c'est parce que tu as besoin de nous. Attention, tu commences à utiliser des mots difficiles, tu ne sais plus parler avec les mots des pauvres. Ta mère est malade : pourquoi as-tu voulu toi-même, de loin, résoudre son problème de santé ? n'as-tu plus confiance en la communauté ? Nous sommes tout près d'elle, et nous pouvons, jour après jour, prendre les initiatives nécessaires... »

(Je ne fais que traduire, en quelques phrases, comment la Communauté de Paritório intervient dans le cheminement de Josias vers le sacerdoce. Ils sont lucides. Puisqu'ils savent **par expérience** qu'il y a une nouvelle manière **d'être Eglise**, ils sont convaincus, par le fait même, qu'il y a une nouvelle manière **d'être prêtre**. Et c'est ce qu'ils désirent, de toute leur âme, pour Josias).

Je voudrais donner un autre exemple de cette lucidité chrétienne, et de cette vitalité évangélique des CEB. Lorsque la Supérieure d'une Congrégation est arrivée à Pirapemas pour préparer la venue d'une petite équipe de 3 religieuses, la Communauté (représentants des quartiers de la ville + des CEB de l'intérieur) s'est réunie longuement avec elle. Elle ne s'attendait visiblement pas à ça !! D'habitude, on traite ce problème d'implantation nouvelle de religieuses avec l'Evêque surtout, et aussi (un peu) avec le curé. Mais le peuple ! A la fin d'une réunion, moitié acculée dans ses retranchements, et moitié émerveillée par la maturité des chrétiens, elle demanda brusquement : « Vous dites que les sœurs ne doivent pas assumer les responsabilités

des membres de la communauté. Mais enfin, qu'attendez-vous exactement des sœurs ? » - Réponse d'une pauvre paysanne analphabète, et ensuite, tout le monde reprit en chœur : « **Nous attendons qu'elles soient de la même congrégation que nous !** ». Pas besoin de commentaire !

Pour résumer en quelques mots les « avancées » de la vie de l'Eglise au Brésil, je dirais, au risque de me répéter :

- articulation - intégration - créativité - option préférentielle des pauvres - effort de libération - élan missionnaire - œcuménisme à la base, par et dans l'engagement.

Je reprends quelques aspects :

• **Articulation :**

Le petit noyau d'Eglise (la Communauté ecclésiale de base) est relié par de nombreux « rayons lasers » (structures toujours légères, et qui s'inventent à l'usage, au fur et à mesure du cheminement) **non seulement** avec le reste de l'Eglise universelle (Paroisse - diocèse - Episcopat : CNBB - et par l'Episcopat, Rome, symbole de l'unité dans la diversité), **mais aussi** avec toutes les organisations de la société qui luttent pour un monde meilleur (syndicat, mouvements de quartiers, associations populaires comme celle contre la vie chère, club des mères, défense de la Santé, associations de chômeurs, lutte contre la Prostitution, et aussi engagement dans la politique, Campagne pour une Réforme Agraire véritable, clubs de jeunes, etc.).

Donc, l'avancée que je vois est à double niveau : **dans l'Eglise** elle-même, et **dans la société** où de plus en plus les chrétiens sont présents et agissants comme du levain dans la pâte.

Je prends un tout petit exemple : nous avons depuis 15 ou 16 ans à Pirapemas un « syndicat-bidon » qui, au lieu de défendre les intérêts et les droits des paysans, se mettait toujours du côté du plus fort, c'est-à-dire du grand Fazendeiro, ou de la grande société « agro-pecuária ». Après un long et patient travail de conscientisation, fait dans et par les CEB, et malgré les pressions, menaces, chantages, venus d'où vous devinez, les paysans ont réussi à élire un compagnon qui lutte pour la justice et qui, malgré une structure syndicale du type « modèle Mussolini », essaie de réaiser un Syndicat authentique.

• **Intégration :**

Il suffit de vivre un peu avec une CEB, pour s'apercevoir qu'il n'y a pas de séparation entre « contemplation » et « action », mais au contraire **un va-et-vient continu**, un enrichissement réciproque.

Je dirais à la limite : Dans une vraie CEB, pas de Parole de Dieu, méditée et savourée, qui ne

débouche sur une **action**, et pas une action réalisée ensemble (ou en accord avec les frères) qui ne soit « **célébrée** ».

Ceci est la source d'un grand dynamisme, d'une grande vitalité. Grâce à la CEB, « l'aujourd'hui de Dieu » apparaît dans la prière et dans l'action, au milieu du peuple.

En utilisant de « **grands mots** », on saisit bien à la base qu'il n'y a pas deux **Histoires** : une Histoire que serait « **profane** » et une histoire qui serait « **sacrée** »... L'unité, l'intégration se fait continuellement, dans les consciences individuelles et dans la vie de la Communauté. Le Seigneur chemine avec son Peuple : matériellement, spirituellement — le Seigneur est le Maître absolu de l'Histoire, rien n'échappe à sa tendresse. Voilà pourquoi Il veut la libération **intégrale** de son Peuple.

• **Créativité** :

Pas une célébration ne ressemble à une autre. Tout en respectant le cadre et l'esprit liturgique, le Peuple de Dieu invente sans cesse de nouveaux chemins de « participation et communion » (Puebla), tout en valorisant la culture et la religiosité populaires. Exemple : grâce aux nombreuses « **dramatisations** » (la Parole de Dieu et la vie du peuple représentées sous forme de petites pièces de théâtre, spontanées), grâce aux processions, aux chants, aux poèmes composés par les gens, chemins de croix dans les rues, etc.

• **Elan missionnaire**

Il y a, grâce surtout aux CEB, une redécouverte par la base de la vocation missionnaire **de tout baptisé**. Combien de paysans très pauvres, sans avoir étudié à l'école, sacrifient une grande partie de leur temps, et donnent une grande partie de leurs forces, pour aller visiter, animer les communautés voisines (parfois à 15 ou 20 kms !) et aussi pour aider les villages où il n'y a encore rien « **d'organisé** », à former eux aussi leur communauté ! Ils accomplissent un véritable ministère. Ils ont comme un grand secret qui leur brûle le cœur, l'Evangile a transformé complètement leur vie et ils ne peuvent plus garder ça pour eux... Leur conviction et leur enthousiasme sont communicatifs. Oui, vraiment, l'Eglise est en train de naître et de grandir « **à la base** ».

• **Oécuménisme**

Les Catholiques, nécessairement, rencontrent tous les jours de nombreux membres des sectes. Chaque fois qu'il y a échange d'idées, discussion, sur des interprétations différentes de la Bible, ça n'avance pas : **chacun reste bloqué** sur ses positions (ou parfois, le plus faible se laisse influencer).

Mais là où existe une CEB vivante, d'abord elle donne un **Témoignage concret** de vie évangélique — et ensuite, **tout le monde peu à peu se retrouve UNI** : dans la lutte pour la terre, dans la défense des opprimés, dans l'effort pour un syndicat authentique, dans le travail des champs en commun (mutirao), dans la lutte pour la promotion des prostituées, dans la construction et la prise en charge d'une petite école communautaire, etc.

Il n'y a pas que des avancées. Il y a aussi **des tensions** dans l'Eglise. C'est normal. Là où il y a de la vie, il y a des problèmes. Seul le cadavre reste tranquille à sa place. Voici comment m'apparaissent ces tensions :

* Tension entre une Eglise plus « **conscientisée** » et la **masse** des catholiques. Nous devons toujours en tenir compte dans notre pédagogie apostolique, dans la manière d'évangéliser...

* Tension entre une Eglise qui veut vraiment prendre au sérieux l'**option des pauvres et des opprimés**, s'engager au nom de l'Évangile dans la lutte pour la justice et la libération — et par ailleurs, une Eglise **soucieuse de garder de bons rapports avec les pouvoirs publics**. Comme cet Archevêque qui aime répéter : « Nous devons — vous devez — obéir aux autorités civiles et militaires ». Ce qui est vrai, mais cette insistance **peut avoir le danger**, de la part d'un homme d'Eglise, de laisser dans l'ombre ce que disait St Paul : « Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes » surtout lorsqu'on sait que le régime couvre, comme dit Dom Aloisio Lordscheider, « des structures de péché, une injustice institutionnalisée », une violence institutionnalisée ».

* Tension entre ceux qui disent « Eglise » et qui pensent « **Hiérarchie** » et ceux qui disent « Eglise » et qui pensent « **Peuple de Dieu** » (Concile Vatican II).

* Tension entre ceux qui rêvent à une Eglise **qui copie les modèles du passé**, et ceux qui cheminent **vers une Eglise rénovée**.

* Tension entre ceux qui veulent réaliser un certain « **Pentecôtisme Catholique** » (le don des langues... la conversion individuelle... importance de la chaleur humaine, un certain illuminisme... le spiritualisme pur, il ne faut pas mélanger les choses de l'homme avec les choses de Dieu, les pauvres doivent embrasser les riches et non pas parler de « lutte », il faut convertir les riches parce qu'ils n'ont pas encore découvert, etc. tout cela à l'état de tendance, j'ai essayé de schématiser) — et ceux qui veulent parvenir à un monde fraternel, sans discriminations, mais **sans faire l'économie d'une lutte nécessaire pour y arriver : Lutte, non pas contre le pécheur** (nous sommes tous pécheurs, nous participons tous à l'injustice) **mais contre le péché**.

Il y a des étapes providentielles, des médiations pédagogiques, pour arriver à construire le Royaume de Dieu : C'est le Seigneur lui-même qui l'a voulu. L'Eglise n'est pas le Royaume, elle est **le signe et le lieu par excellence où se construit le Royaume**.

• Tension entre cette Eglise « d'après Médellin et Puebla », qui dans sa grande majorité s'est engagée au service des pauvres et dans la défense des opprimés (paysans, indiens, noirs, ouvriers, marginaux, prostituées) et tous ceux, de près ou de loin, participent à la caste des privilégiés (hommes politiques, propriétaires de grands domaines terriens, associés des grandes Sociétés ou des multinationales, etc. sans oublier les petits fonctionnaires publics, qui sacrifient tout pour garder les miettes en avantages matériels, que les privilégiés laissent tomber).

Comment nous apparaissent les rapports culturels, économiques, politiques, entre l'Amérique Latine et l'Europe ?

• **Rapports culturels :**

Dans la masse, au Brésil, l'influence indigène (indienne) et l'influence noire (africaine) me semblent beaucoup plus importantes que l'influence occidentale.

Exemple : **L'alimentation** (sa composition, et manière de la préparer) - **Les rites « afro-brésiliens »** très répandus et très populaires dans tout le pays (Condomblé, Umbanda, Macumba, etc) L'importance très grande du rythme, du tambour, de la danse, de l'expression corporelle (Carnaval, Divino Espirito Santo, Danse de Sao Gonçalves, de Sao Benedito, la très belle danse - préparation militaire des esclaves : La Capocita, etc.).

Par ailleurs, il me semble que l'ouverture aux autres cultures, qui a toujours été la caractéristique du Brésil, se réalise toujours sur le mode de la **mixture**, de la symbiose réciproque : la culture japonaise, la culture allemande, la culture italienne (par la présence de descendants de ces pays), la culture française (par l'influence de sa littérature, de ses idées : Révolution française, Auguste Comte, Action Catholique, Alain Cardec !), tout cela n'apparaît jamais à l'état pur, tout cela fait partie du grand « brouillon de culture » brésilien...

• **Rapports économiques et politiques**

Dans un pays qui bat les records de la dette extérieure (100 milliards de dollars) le « Club de Paris » est perçu comme la mafia des riches, qui impose ses exigences aux pauvres, en particu-

lier qui oblige les pays qui reçoivent des prêts à prendre des mesures draconiennes. Cette mafia est donc vue comme une force extérieure **qui fait pression pour maintenir une situation d'injustice déjà criante, et même pour l'aggraver** : car d'une part, les régimes de dictature vont être renforcés — et d'autre part, qui va payer les frais des « mesures de redressement » ? Toujours les plus pauvres.

Vue du Brésil, la France est très nettement perçue comme l'un des pays riches qui exploite les pays pauvres. On se rend compte ici que les pays riches, **en fait**, malgré les bonnes intentions affichées, et les bonnes paroles employées, **justifient** cette exploitation.

On a été très sensible, par exemple, au Brésil, au fait que les hommes politiques de la France n'ont guère défendu les prêtres français (François et Aristide) qui étaient en prison. Beaucoup de cas semblables montrent que la préoccupation des gouvernements occidentaux n'est pas la défense de la justice, de la vérité, des Droits de l'Homme, mais la défense de **leurs** intérêts économiques : Il faut maintenir les choses comme elles sont, simplement on donne l'apparence à une certaine amitié, qui en fait est fausse... Je ne juge pas, je dis comment on voit les choses au Brésil au niveau du peuple.

Les changements produits en nous (laïcs, prêtres, religieux-religieuses) au niveau personnel, dans nos équipes ou nos communautés

La simplicité des gens, leur absence de tabous et de préjugés, m'ont obligé à un changement profond dans la manière de me situer par rapport aux autres : comme homme, et comme prêtre.

La joie des pauvres, leur esprit festif, la qualité participative des Communautés, tout cela a façonné peu à peu en moi un autre homme : un déblocage s'est fait, une libération intérieure. Désormais ce qui compte, ce n'est pas (théoriquement) partir **des idées** (les miennes), mais partir **des gens concrets, de leur situation concrète, de la « réalité »** (mot très important ici).

Désormais, la vie, c'est partager. La vie c'est se réjouir avec ceux qui sont joyeux, s'attrister avec ceux qui sont tristes — la vie, c'est la danse, le rythme, la communication, l'enrichissement par la différence (noirs, indiens, favelados, fiagelados, vaqueiros, garimpeiros, prostituées, ouvriers, lavradores, etc.).

Le fait d'être chaque jour provoqué par la faim, la misère, la maladie, l'injustice, l'oppression, en un mot la souffrance des innocents, m'a amené aussi à faire une révision des vraies valeurs, à découvrir ce qui est essentiel, et à essayer de laisser tomber l'accessoire ; m'a aidé à rechercher un mode de vie plus simple, plus proche du peuple (manger - marcher - parler - me vêtir, etc) ; m'a aidé à mieux découvrir l'Évangile comme « Force de Libération de l'homme ».

Le fait de voir l'incroyable générosité des chrétiens, qui luttent presque sans moyens : qui luttent alors qu'ils ont faim, qu'ils sont malades, fatigués, épuisés, alors qu'ils sont analphabètes, isolés, marginalisés, tout cela m'a obligé à reconnaître la Présence et l'Action du Seigneur au milieu de son peuple. A exprimer la louange pour cette merveille qui se renouvelle quotidiennement. Le « choix préférentiel des pauvres » ne découle pas d'une opinion humaine, il correspond à un fait, que Dieu continue à choisir les pauvres pour se manifester. Les Pauvres sont en vérité le « sacrement de Dieu » : signe sensible, et Présence réelle.

Désormais, je ne puis plus être prêtre comme avant.

Il s'agit d'un changement en profondeur, non d'un changement superficiel. Je ne peux plus célébrer l'Eucharistie comme avant : Je ne suis plus « le » célébrant, mais « l'un » des célébrants ; c'est la Communauté qui célèbre, et moi j'en fais partie, avec bien sûr ma mission propre, mais sur un pied d'égalité avec les autres : Chacun a son charisme, chacun a sa mission, et nous nous complétons. Nous célébrons avec joie et simplicité le passage (actualisé dans une communauté concrète) de la mort à la Résurrection du Christ dans la vie de son Peuple.

Pour des raisons théoriques, je disais autrefois « le cléricanisme, voilà l'ennemi ». Mais maintenant, le fait d'avoir vécu 22 ans au milieu des pauvres m'oblige à dire « L'Eglise n'est pas une société avec des chefs et des subalternes. L'Eglise est une grande Famille, une Communauté, où tous sont égaux et frères, avec des dons et des fonctions différents, mais toujours égaux et complémentaires ».

J'ose ajouter ceci, que je ne traîne pas mon célibat comme un boulet ! J'ai d'ailleurs horreur de ce mot « célibataire » car je vis par expérience un grand Amour, qui sans cesse s'agrandit : Je me sens « pris » par une grande famille, pris en charge matériellement, spirituellement, nous luttons ensemble, nous souffrons ensemble, nous espérons ensemble, nous réfléchissons et prions ensemble. Ma vie est pleine à craquer (d'amour, et non pas d'activités) et pour cela je ne me sens jamais « seul ». La joie des enfants, la délicatesse infinie des pauvres, la Foi profonde des simples, le climat fraternel des communautés, tout cela est pour moi un merveilleux collier dont chaque jour est une perle.

Dans la jungle de la navigation de complaisance

Bernard Vincent

Cinquante ans, diacre permanent, militant syndicaliste, Bernard VINCENT est de ceux qui, au-delà des discours, s'impliquent physiquement au service d'une cause. Depuis maintenant quatorze ans, il navigue à la complaisance, au gré des embarquements, en qualité de nettoyeur-graisseur. De l'intérieur, il tente, avec ses moyens, de lutter contre les abus d'un système où bien souvent, la dignité d'un homme ne pèse pas lourd, face aux soucis de rentabilité économique.

Le constat qu'il dresse ne donne pas dans l'optimisme, mais pas non plus dans la résignation.

Après quelques jours passés chez un ami breton, Bernard VINCENT a retrouvé le Pirée, en Grèce, son port, la misère des marins de toutes nationalités qui y végètent des mois durant, dans l'attente d'un hypothétique embarquement. « Rien qu'au Pirée, il y a entre quatre et cinq mille marins grecs au chômage, auxquels viennent s'ajouter les étrangers du tiers monde, pour la plupart. Dans les « hôtels », les gars logent à dix ou quinze dans une pièce, font la tambouille sur

place : un verre de thé le matin, une assiette de riz avec un peu de poisson dans la journée, et c'est déjà pas mal. Certains couchent dehors et ne mangent pratiquement pas ».

Les places sont chères et le séjour dure souvent plusieurs mois, voire un an. « Pour survivre, les gens ont parfois recours à des expédients, vol à la tire à l'aéroport, vol à l'étalage, trafic de drogue avec la base américaine de l'O.T.A.N., prostitution homosexuelle à bord des yachts de luxe, proxénétisme... » D'autres s'organisent dans la légalité. « Des groupes de quatre ou cinq se constituent. Deux travaillent à terre, pendant que les autres cherchent un bateau. Le travail des copains sert à payer l'embarquement. Un roulement s'instaure. A la longue, certains sont heureux de trouver un embarquement sans salaire, juste pour manger ».

Une évolution négative

Le phénomène — complaisance — affirme B. VINCENT, est en plein essor. « Ça

s'aggrave ; les trois quarts des marins fréquentant les ports français et européens sont du tiers monde, Africains, Asiatiques, etc. ».

« En R.F.A., 40 % de la flotte navigue sous pavillon de complaisance, contre 30 % il y a deux ans. En Italie, c'est 30 % de la flotte qui est concernée. L'an dernier, les pays scandinaves, Norvège, Suède, Danemark, Finlande, ont fait passer, environ 400 navires sous pavillon de complaisance. Et ce ne sont que des exemples ».

Selon Bernard VINCENT, le pavillon français n'échappe pas au phénomène. « Chez nous, aussi, le processus est enclenché. Pour le moment, seuls quelques navires sont concernés, mais ça va aller en croissant ».

« Par ailleurs, poursuit B. VINCENT, on voit apparaître de nouveaux pavillons. Maltes, Honduras, Bermudes, qui viennent s'ajouter aux pavillons de complaisance traditionnels, que sont le Libéria, Panama ou Chypre. Dès qu'un pays commence à se doter d'une législation maritime qui se tient, les compagnies s'adressent ailleurs ».

La sécurité des marins embarqués subit, elle aussi, des fluctuations régulières. « De la même manière qu'elles quittent un pavillon pour un autre, les compagnies lâchent les marins d'un pays donné, lorsque ceux-ci commencent à s'organiser et à lutter pour leurs droits. Elles recrutent, alors, dans d'autres pays désorganisés, Tuamotu, îles Gilbert, Bangladesh.

« Ainsi, certaines compagnies belges,

après avoir, dans un premier temps licencié des équipages d'Espagnols et de Portugais ayant 10 ans d'ancienneté pour les remplacer par des Chiliens, remplacent, maintenant, ces derniers par des marins des îles du Pacifique, qui ne savent pas ce qu'est un lit ou une paire de chaussures.

« Tout récemment, le gouvernement belge a commencé à créer des écoles de formation dans ces îles, notamment dans l'archipel des Tuamotu ».

« Les compagnies allemandes, après avoir recruté aux Philippines, préfèrent, depuis deux ans, embaucher dans les îles Gilbert (Pacifique) ».

Autre phénomène nouveau, selon B. VINCENT, la prise de contrôle progressive du transport maritime par les banques. « De plus en plus, les propriétaires des navires, voire parfois des infrastructures portuaires, sont des groupes bancaires et non plus les armateurs traditionnels. Ces banques installent des filiales dans les paradis fiscaux, Panama par exemple et investissent, dans le transport maritime, des capitaux pas toujours très propres ».

Syndicats « complaisants ».

Lutter contre les abus de la complaisance n'est pas chose aisée. Pot de terre contre pot de fer. « Dans un premier temps, nous avons d'abord cherché à imposer pour les marins, les contrats élevés de l'International Transport Fédération (I.T.F.) », explique B. VINCENT. Parfois, avec quelque succès. « En R.F.A., l'I.T.F. et les

syndicats nationaux ont tenu à ce que les contrats des marins des Gilbert représentent 70 % de ceux des marins allemands ».

Le plus souvent, ce sont les syndicats de marins, eux-mêmes, qui font obstacle à toute amélioration. « Ceux des Philippines acceptent, contre finances, des salaires très bas pour leurs marins, de l'ordre de 200 à 300 dollars. Au Bengladesh, ça descend même jusqu'à 100 dollars. Certains syndicats scandinaves ont, quant à eux, accepté l'introduction des pavillons de complaisance et l'embauche de marins du tiers monde, moyennant 2 % sur chaque salaire.

« Cette politique syndicale, ainsi, il faut bien le dire, que l'attitude ambiguë de l'I.T.F. qui, tout en maintenant, officiellement, ses contrats élevés, accepte des compromissions officieuses avec certains syndicats, contribuent à faire stagner, sinon régresser la situation ».

« Conscientisation »

Selon B. VINCENT, il était donc nécessaire d'agir dans d'autres directions. « La bataille syndicale n'est plus suffisante à elle seule. Aussi, tout en continuant d'intervenir, le plus possible, au niveau des instances nationales et internationales, gouvernements, B.I.T., etc. il s'agit, à présent, d'informer ces marins; de les « conscientiser » au maximum à leurs droits. Dans ce travail, nous nous appuyons sur les « seamen's club », organisations œcuméniques gérées par des religieux, disséminés à travers le monde.

Le plus possible, nous dirigeons les gens vers ces lieux d'accueil. A la longue, ce travail devrait payer. Il existe, par ailleurs, à New York, une organisation œcuménique appelée « Rights of seamen », très structurée, disposant d'avocats et de moyens informatiques, qui, dans des cas précis lorsqu'un conflit éclate à bord d'un bateau, apporte son soutien logistique aux marins. Il est à noter, toutefois, que cet organisme américain ne remet pas en cause le principe de la complaisance ».

Au coup par coup

De plus en plus, l'action des « agitateurs » de la troupe de B. VINCENT prend, aussi, la forme d'une guérilla. « C'est la politique du coup par coup. On embarque, quelles que soient les conditions, on fait bloquer le bateau dès qu'il touche la France ou l'Europe, jusqu'à satisfaction des revendications. On repart au Pirée et on refait le coup ». Objectif : faire pression sur les armements et obtenir l'augmentation des minimas internationaux, l'amélioration de la sécurité, etc.

« Lors de mon dernier embarquement, j'étais sur un cargo libanais, battant pavillon chypriote, qui faisait la liaison entre les pays communistes et arabes. L'équipage de 17 hommes était composé de Tunisiens, de Syriens, de Libanais, de Soudanais, de Chiliens. A bord, la situation était en dégradation constante : 12 heures de travail d'affilée, argent non envoyé aux familles, nourriture au

compte-goutte, pas de machine à laver, graisseur seul au quart machine, de nuit à 4 h, etc. Arrivé à Sarone, on a bloqué le bateau pendant trois semaines, après avoir alerté les syndicats et l'I.T.F., qui a envoyé à bord deux inspecteurs de sécurité. L'administration a, pour sa part, envoyé un officier sanitaire. A deux reprises, on a failli jeter les officiers à l'eau, parce qu'ils voulaient appareiller. Les salaires de l'équipage étaient de 200 dollars, au-dessous donc du minimum international (276 dollars). Au bout de trois semaines d'immobilisation, on a obtenu l'augmentation des contrats, un officier supplémentaire et la visite médicale ».

(Propos recueillis par Christian DELANGUE).

Trois mois après cet interview accordé au Journal « le Marin » du 15 mars 1985, Bernard Vincent nous écrivait de Tartous en Syrie :

...Depuis un mois, face à Tartous, nous sommes en attente de fret, mouillés à quelques miles de l'île d'Arwad d'où sont tous mes copains. C'est la première fois que j'entre en contact, découvrir et m'insère dans le milieu dont ils sont originaires. Ils sont plus pauvres que je ne le pensais.

La majorité sont marins ou vivent de la mer. Les uns sont pêcheurs, naviguant par famille sur de petits navires, sortant seulement pour la nuit, quelques-uns pour 4 jours ; pose de

A ce jeu Bernard VINCENT prend des risques, c'est évident. Il ne semble pas trop s'inquiéter pour sa sécurité. « Repéré ? » Bien sûr, mais il n'y a pas d'histoire. La complaisance, c'est une jungle où les fauves se battent entre eux. Des capitaines disparaissent avec l'argent des salaires et de la vente de la cargaison, d'autres revendent et le bateau et la cargaison... L'important est de ne jamais s'attaquer à une personne, car dans ce cas, le couteau part vite, mais à une situation générale, au système ». Faute de pouvoir, véritablement, le remettre en cause, Bernard VINCENT s'attaque à ses tares les plus flagrantes.

filets surtout. D'autres naviguent sur de petits navires de commerce libanais. Beaucoup sont sur de petites barcasses à faire le lien avec la côte ou partent chercher du travail ailleurs, notamment en Grèce. Avec les dollars, ils peuvent construire une maison pour la famille, acheter un bateau... L'île est très pauvre, fort sale ; une pollution fort grande. On se contente de peu : l'arrivée de la salade est une fête ; il n'y a pas des jardins dans cette île. On se retrouve autour d'un

verre d'eau ou d'une tasse de café. Naturellement, pas de voitures ni de motos.

La familles sont très nombreuses. Les enfants, demeurent la meilleure sécurité face à la vieillesse et à la maladie. Beaucoup de chômage. Mais dès l'âge de 14 ans, des jeunes naviguent, et sur une mer souvent mauvaise.

Ici, le climat est sain. Les enfants grouillent de partout ; on ne se trouve toutefois jamais importuné par la demande d'argent. Sur les vingt navires en attente, aucun vol. Il y a vraiment une hospitalité réelle.

Ne connaissant pas suffisamment les lieux, et étant seul, la nuit, à garder le navire, au début, je me méfiais beaucoup. A présent, je suis admis par les copains du bord, et peu à peu les habitants, vieux et jeunes, de l'île, me considèrent comme l'un des leurs. Il y a aussi tout le contexte du Moyen-Orient : la guerre au Liban, à deux heures d'ici ; la politique syrienne et

les prises de position françaises. Un navire russe en permanence est là, comme un chien de garde, à quelques miles ; souvent une vedette lance-missiles vient faire sa ronde. Tous les soirs, la marine syrienne tire... L'île de plus, fût autrefois le dernier bastion des francs, des croisés. Il y a trois semaines, on fêtait ce départ des français, surtout chez les jeunes... Les copains ne s'inquiètent pas trop d'avoir un français parmi eux, ni de la politique socialiste du pays. Ils chercheraient plutôt à préserver leur outil de travail face à un étranger à l'île, même par rapport à un syrien.

Ils ne s'inquiètent nullement de la religion des copains ; ils ont pris l'habitude de la respecter. L'île est entièrement musulmane avec un courant intégriste (les femmes de la famille du capitaine sont entièrement voilées). Mais, en Syrie, on a pris l'habitude de vivre en paix avec les différents courants religieux...

Comité Episcopal Mission de France

Chers amis,

Au cours de l'été 1986, nous allons nous retrouver avec vous pour une assemblée générale de la MISSION DE FRANCE*.

L'enjeu de cette assemblée et de sa préparation nous paraît d'une telle importance que nous ne voulons pas attendre davantage pour partager avec vous nos réflexions et nos espérances.

Trois fois par an, le Comité épiscopal se réunit à Paris, avec le Prélat, l'évêque auxiliaire et plusieurs membres de l'équipe centrale. Chaque fois nous consacrons un temps important à écouter ce qui fait votre vie quotidienne, votre ministère, vos recherches et les travaux des différents collectifs de la MISSION DE FRANCE et de l'ASSOCIATION. Cela nous interpelle dans notre responsabilité missionnaire, notre souci des plus petits, notre attention à tous ceux et celles qui se sentent étrangers à l'Eglise. Ce que vous avez vécu ces dernières années, ce que vous vivez aujourd'hui, nous paraît une contribution importante à la tâche missionnaire de l'Eglise et au service qu'elle doit au monde d'aujourd'hui.

Nous attendons beaucoup de l'assemblée générale qui se tiendra en 1986. Pour la part qui peut être celle de la MISSION DE FRANCE, dans cette tâche et ce service dans l'avenir. Cela pour plusieurs raisons :

* Le monde bouge. Pour n'en rappeler que quelques indices : volonté des pays pauvres de devenir de véritables partenaires au plan mondial — disparités de plus en plus grandes entre pays riches et pays pauvres — planétarisation des moyens de communication — rencontre accélérée des cultures et des religions. En certains pays, dont la France, développement de l'individualisme, du libéralisme, extension du chômage, extension du temps de loisirs... Si l'économie prése toujours sur la condition de beaucoup, nous sommes sensibles également aux changements culturels qui traversent les mentalités, les modes de vie et de relations, la représentation de l'homme et de la société. Notamment ceux où interviennent la génétique, l'informatique, le nucléaire. L'initiative missionnaire, qui en est évidemment marquée, doit les prendre en compte puisque ce sont les hommes et les femmes d'aujourd'hui dans leur singularité qui sont appelés à reconnaître le Christ.

A quelles conditions la MISSION DE FRANCE, en cette fin du deuxième millénaire, continuera-t-elle à rejoindre l'humanité dans son évolution ?

* Le témoignage des membres de la MISSION DE FRANCE est inséparable du témoignage des autres forces vives de la mission, du témoignage de l'Eglise entière.

La volonté missionnaire de l'Eglise se concrétise dans des initiatives dont la cohérence n'est

* Les 31 juillet, 1^{er}, 2 et 3 août 1986.

pas évidente. De plus, certains de ses collectifs et de ses membres, heureux de redécouvrir et d'affirmer l'identité chrétienne, oublient d'assumer le dialogue et la solidarité avec les hommes et les femmes de notre temps tels qu'ils sont. La place que leur donnent les médias amplifie ce courant aux yeux de l'opinion.

Dans ce contexte, quel apport original sera celui de la MISSION DE FRANCE ? Avec quels renouvellements ? Comment allons-nous progresser dans la mission, en vivant la communion, en particulier avec les églises locales ? Comment allons-nous manifester que l'Eglise, en fidélité au Christ, reste compagne de route de l'humanité d'aujourd'hui ?

• Le grand nombre d'ainés et le petit nombre de jeunes posent, et vont poser à la MISSION DE FRANCE, des questions auxquelles elle ne peut échapper :

En fonction des appels de l'Evangile, de l'évolution des sociétés, des forces disponibles, à quels lieux anciens ou nouveaux donner priorité ? Avec quels partenaires privilégiés poursuivre l'effort ?

Vers quelles formes de vie missionnaire orienter les jeunes disponibles pour la mission ? Comment la MISSION DE FRANCE doit-elle lancer l'invitation à la mission aux jeunes générations ?

A quelles conditions, la voix des plus jeunes et leur perception des priorités actuelles de la mission, peuvent-elles prendre leur place dans la réflexion collective de la MISSION DE FRANCE, et la mise en œuvre de projets nouveaux ?

Pour toutes ces raisons, et sans doute bien d'autres encore, la MISSION DE FRANCE est appelée à des changements. Notre préoccupation est qu'ils soient identifiés et vécus en fidélité au charisme missionnaire de la MISSION DE FRANCE. Ils ne doivent pas la détourner de sa mission propre, de l'intuition qui a présidé à sa naissance. C'est pour nous l'enjeu capital de cette prochaine assemblée.

Mais il est clair aussi, pour nous, que ces changements ne seront possibles et féconds que dans la mesure où ils sont portés par une volonté ferme d'approfondissement de la foi et de plus grand enracinement dans l'Eglise. Vingt ans après le Concile, nous avons à redécouvrir à une plus grande profondeur le sens vrai de l'élan qui l'a porté. Les textes dans lesquels il a livré son message doivent nous servir de plateforme commune pour aider notre conversion toujours nécessaire.

Nous croyons que l'Esprit Saint a conduit Jésus. A la Pentecôte, Il a lancé les apôtres sur les routes du monde. Que ce même Esprit Saint nous fasse trouver aujourd'hui les chemins de la mission pour les hommes et les femmes de notre temps.

Avec notre amitié et notre prière.

**Le Prêlat, l'évêque auxiliaire et les évêques
du Comité épiscopal de la MISSION DE FRANCE.**